

CAUSES

COMMUNES

TRIMESTRIEL DES SOCIALISTES
VILLE DE GENÈVE



*Grève des femmes**
Grève féministe

14 JUIN 2019

51

FEMMES À L'AVANT-GARDE!

COMITÉ DE RÉDACTION CAUSES COMMUNES

Bras croisés, le pays perd pied. Ce slogan de la grève nationale de 1991, nous ne l'avons pas oublié. Tandis que plus de 50% de femmes composent la société et créent la richesse de ce pays par leur travail, elles demeurent minorisées dans les postes de décision, dans les lieux de pouvoir, politique, économique, ou symbolique.*

Elles continuent d'assumer massivement les tâches de soins domestiques, éducationnels, sans que cela ne soit considéré comme un vrai travail et rétribué comme tel. Dans la rue, au travail, le sexisme est un poison. Une personne meurt toutes les deux semaines des conséquences de la violence domestique. Les violences physiques, verbales envers les femmes* sont quotidiennes. Elles sont la conséquence d'une culture machiste et d'une trop longue impunité de l'injure. La chercheuse Caroline Dayer nous l'a rappelé à de multiples reprises dernièrement lors d'une assemblée générale consacrée au programme 2020-2025.

En 2019, il n'est plus possible d'entendre une petite fille dire à son papa: « Plus tard, je veux être un garçon. - Pourquoi? - Parce que je voudrais aussi être chef! » Il n'est plus possible que des petites filles grandissent avec si peu de modèles féminins de pouvoir et pensent que certaines profes-

sions sont réservées aux petits garçons. Il n'est plus possible que l'on doive tou-te-s se creuser la tête pour citer 10 femmes d'exception. Il n'est plus possible que si peu de femmes* racisées soient visibles dans les médias, que le racisme et le sexisme se cumulent pour invisibiliser des citoyennes et exploiter leur force de travail. Certaines classes de notre société cumulent les discriminations. Être femme*, en situation de précarité, migrante, voilée, âgée, expose particulièrement à la loi du plus fort. Les dominations croisées exigent de nous l'intersectionnalité des luttes, de nous rassembler autour d'objectifs communs.

Les femmes* sont toujours et plus que jamais à l'avant-garde des revendications pour une société plus égalitaire. Les 19 revendications du manifeste pour la grève féministe sont claires et immédiatement applicables. Le PS les soutient intégralement. La seule manière de sortir d'une société basée sur la domination est de lutter partout, tout le temps, pour l'égalité, et d'instaurer des rapports de conviction et de persuasion qui accélèrent le changement social.

Le patriarcat est une hydre. Coupez une tête, une autre repousse. Faites reculer les abus, de nouvelles formes de discrimination se créent, dans la sphère publique ou privée. Concrètement, c'est par l'égalité salariale, par des engagements concrets de la part des autorités genevoises pour augmenter les postes et les subventions pour les associations qui luttent pour les droits des femmes*, des personnes trans et intersexes, par des actions menées pour

accentuer les formations obligatoires aux questions de violence sexuelle, que nous atteindrons l'égalité. La pétition « Que la honte change de camp! » l'a encore récemment rappelé. C'est, femmes* et hommes cisgenres, en nous décolonisant, en nous défaisant des empreintes du patriarcat, en soutenant de toutes nos forces les figures de la lutte pour l'égalité, que nous ferons bouger les lignes. 1991-2019 même combat ! La lutte pour l'égalité continue. Nous remercions les pionnières comme les nouvelles féministes. Car hier, comme demain, les femmes* seront l'avant-garde d'une société égalitaire. Ce 14 juin, toutes et tous, femmes*, féministes, allié.e.s, nous serons en grève ou/et en soutien à la grève. Car il y a urgence, elle est sociale et politique.

* Toute personne qui n'est pas un homme cisgenre (soit un homme qui se reconnaît dans le genre qui lui a été assigné à la naissance).

CAUSES COMMUNES

TRIMESTRIEL ÉDITÉ PAR LE PARTI SOCIALISTE DE LA VILLE DE GENÈVE

15, rue des Voisins
1205 Genève

www.ps-geneve.ch

Un journal 100% pensé, conçu et réalisé à Genève !

Envie de soutenir Causes Communes : abonnez-vous !
Envoyez vos coordonnées à psvg@ps-geneve.ch
Frais d'inscription : 20.-/année
CCP : 12-12713-8

Coordination rédactionnelle : Sylvain Thévoz.

Comité rédactionnel : Olivia Bessat, Jorge Gajardo, Ulrich Jotterand, Léa Winter.

Ont collaboré à ce numéro : Guylaine Antille, Valérie Benz, Joëlle Bertossa, Chloé Berthet, Mélissa Blais, Noemi Blazquez Benito, Valérie Buchs, Collectif Faites des vagues, Rokhaya Diallo, Ornella Enhas, Laurence Fehlmann Rielle, Ayari Félix, Steven Francisco, Aurélie Friedli, Jannick Frigenti Empana, Elisabeth Gabus-Thorens, Paul Ghidoni, Julie Grillet, Margaux Gunti, Léonore Hess, Simone Irminger, Joëlle Isoz, Annick Kammacher, Sami Kanaan, Sandia Karima, Sara Kasme, Carole-Anne Kast, Dia Khadam, Christina Kitsos, Vanessa Klein Arnaud, Stéphanie Lammar, Nathalie Leuenberger, Salima Moyard, Youniss Mussa, Bineta Ndiaye, Kaya Pawlowska, Frédéric Renevey, Yaël Ruta, Sandrine Salerno, Martin Staub, Flavia Zanon.

Illustrations : Adrienne Barman.

Maquette et mise en page : Atelier supercocotte.

Impression : Imprimerie Nationale, Genève.

Tirage : 3000 exemplaires sur papier recyclé.

UNE MAIRIE FÉMINISTE



SANDRINE SALERNO,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE,
MAIRE DE GENÈVE



Le 14 juin prochain, les femmes suisses se mobiliseront en faveur de l'égalité. Presque 30 ans après la première grève des femmes, cette manifestation visera à dénoncer les inégalités de genre qui persistent dans notre pays, malgré les principes et les lois adoptées ces dernières années. Une mobilisation donc importante, essentielle même, que le Conseil administratif (CA) de la Ville de Genève a décidé de soutenir en offrant la possibilité aux collaboratrices qui le souhaitent d'y prendre part, sur leur temps de travail et sans retenue de salaire. Une position en droite ligne avec l'engagement municipal sur cette question et la politique que je développe depuis 2007.

Une administration exemplaire

Dès mon entrée en fonction, j'ai souhaité que la Ville soit un employeur exemplaire. Sous mon impulsion, le CA a adopté, en 2009, un Règlement pour la réalisation de l'égalité entre femmes et hommes, qui constitue aujourd'hui encore la référence de notre action. Ce texte permet à la Ville de mettre en œuvre des mesures concrètes en faveur de l'égalité, à tous les niveaux de la gestion des ressources humaines. En parallèle, le langage épïcène a été introduit au sein de l'administration, afin que femmes et hommes se sentent également concernés par les informations en pro-

venance de la Municipalité. Cette politique volontariste a porté ses fruits. Ces 10 dernières années, le nombre de femmes cadres supérieures au sein de l'administration municipale a augmenté de 10% (pour atteindre 44% aujourd'hui), tandis que le travail à plein temps a substantiellement baissé en faveur du temps partiel.

Lutte contre les stéréotypes et les discriminations de genre

En parallèle, il était essentiel de travailler pour déconstruire les stéréotypes de genre, promouvoir des modèles non-discriminants et proposer des alternatives, loin des clichés. C'est dans ce cadre par exemple que le service Agenda 21 - Ville durable organise depuis 2014 la « Semaine de l'égalité », dont l'objectif est d'examiner une thématique sous l'angle de l'égalité. Depuis plusieurs années, les enjeux de genre sont également intégrés dans un nombre croissant de prestations municipales, par exemple par la promotion de la pratique sportive des femmes, la sensibilisation aux stéréotypes de genre dans les crèches et les bibliothèques municipales, ou encore par la plus grande attention accordée aux enjeux spécifiques aux femmes dans les projets de solidarité internationale. Plus récemment, le Conseil administratif a adopté un plan d'action contre le sexisme et le harcèlement dans l'espace public, qui vise à garantir le droit à la Ville pour toutes et tous. Bref, un engagement global, cohérent, qui permet de lutter concrètement contre les stéréotypes qui enferment les femmes comme les hommes dans des rôles figés et stéréotypés.

Une année de mairie placée sous le signe de l'égalité

Le 1er juin prochain, j'entamerai ma dernière année en tant que Conseillère administrative. Cette année sera particulière à double titre, puisque j'aurai également

l'honneur et le plaisir d'être pour la troisième fois Maire de la Ville de Genève. Fidèle aux valeurs qui guident mon action depuis mes débuts en politique, j'ai décidé de placer cette année sous le signe de l'égalité femmes-hommes.

Parmi les projets phares de cette année, je citerai d'abord l'organisation d'une Fanzone lors de la Coupe du monde de football féminin, qui permettra à la population de suivre les quatre matchs de demi-finale et de finale les 2, 3, 6 et 7 juillet sur un écran géant sur la Rotonde du Mont-Blanc. Avec l'objectif d'offrir une plus grande visibilité à cette compétition et de déconstruire les stéréotypes de genre qui collent encore au foot féminin (ce sport qui ne serait pas féminin et qui se caractériserait par un niveau de jeu peu élevé, un manque de rapidité, de dynamisme et de technicité...). Le projet 100Elles*, mené par l'association féministe l'Escouade, en partenariat avec la Ville de Genève, sera quant à lui, poursuivi. Il visera à (re)donner leur place aux femmes dans l'histoire et dans l'espace public genevois, en apposant 100 plaques de rue portant des noms de femmes au sein de la cité. Et puis, pour commémorer les 60 ans du droit de vote et d'éligibilité sur le plan cantonal et communal des femmes, une exposition sera organisée, afin de retracer - par le biais d'affiches de l'époque - le long combat des Genevoises pour obtenir ce droit fondamental.

Ce n'est là qu'un avant-goût de cette année de mairie, qui s'annonce comme riche, dense, et que je me réjouis de traverser avec les Genevois-e-s.

GENRE ET SPORT, UNE ÉVIDENCE



SAMI KANAAN,
CONSEILLER ADMINISTRATIF

Dans la continuité de l'engagement du Conseil administratif en faveur de l'égalité entre femmes et hommes, nous avons lancé avec mes collègues Sandrine Salerno et Esther Alder, en 2017, une analyse des facteurs qui influencent les pratiques sportives des femmes à Genève, et notamment les facteurs qui bloquent cette pratique directement ou indirectement. C'est sur la base des recommandations de cette enquête, que j'ai demandé au Service des sports de développer un plan d'action.

L'enquête présentée fin 2017 a permis de réaliser un premier diagnostic de l'offre sportive proposée par la Ville, d'entendre les expériences des femmes et les obstacles qu'elles rencontrent pour faire du sport.

Une inégalité persistante malgré des projets exemplaires

Les conclusions de l'enquête ont montré que, malgré une volonté de soutenir les pratiques sportives féminines, les ressources mises à disposition par la Ville de Genève restaient néanmoins utilisées en majorité par des hommes, même si un certain nombre de projets initiés par le Service des sports étaient exemplaires du point de vue de la mixité ou de la promotion du sport féminin, notamment le programme de sensibilisation Genre et sport 2014.

Des contraintes spécifiques

L'enquête conduite a surtout permis de confirmer que les pratiques sportives des femmes se heurtent à des contraintes spécifiques, telles que la difficile articulation des vies familiale et professionnelle, l'éloignement et l'aménagement de certains équipements, le sexisme ou encore, dans le cas des pratiques sportives libres, les facteurs limitant la présence des femmes dans l'espace public.

Le sport, vecteur de lien social et de valeurs communes

Alors que j'ai inscrit parmi les priorités, depuis mon élection au Conseil administratif en 2011, la pratique du sport comme un vecteur fort de lien social et de qualité de vie, comme une pratique qui peut rassembler autour de valeurs communes, il était nécessaire de dépasser les actions de sensibilisation à la problématique du genre dans le sport, et de mettre en place un plan d'action construit sur le long terme.

Un plan d'action en 5 axes principaux

Ce plan d'action s'appuie sur cinq axes principaux. Le premier concerne les problématiques de conciliation entre charge familiale et pratique sportive. Le Service des sports développera toute une série d'activités sportives simultanées pour les adultes et leurs enfants et, à partir de 2021, un projet pilote de garde d'enfants au Centre sportif du Bout-du-Monde.

Le deuxième prolonge les actions de sensibilisation déjà menées par le service. Il développe en particulier des actions pédagogiques auprès des jeunes, à un âge où beaucoup de choses se jouent dans ce domaine. Il intensifie par exemple aussi l'encouragement des filles à la pratique des



sports urbains. Parmi les moments forts qui s'inscrivent dans cet axe, le récent Forum sport et société, durant lequel plusieurs championnes ont apporté un témoignage très marquant.

Troisième axe clé, la présence des sportives dans l'espace public. On sait en effet qu'un certain nombre de difficultés sont liées à un sentiment d'insécurité, à l'éclairage, etc. Un projet pilote de parcours sportifs aménagés est en préparation, de même que « We fit safe », un projet d'app mobile offrant des possibilités de pratique en groupe et sécurisée. Projet qui a d'ailleurs gagné un prix lors d'un récent hackaton.

On dit que les données sont le pétrole du XXI^e siècle. Le quatrième axe vise à récolter les statistiques nécessaires à une compréhension fine de la fréquentation des infrastructures et activités sportives. Et à le faire de manière régulière afin d'orienter de manière adéquate la conduite du service.

Dernier axe, la lutte contre les discriminations, les comportements sexistes et toutes les formes de harcèlement. Malgré la vague « # me too » et la mobilisation autour du 14 juin, celles-ci existent encore. Une attention particulière doit donc être portée à la formation et une campagne de communication dans les lieux sportifs sera lancée prochainement.

L'égalité de genre, une évidence

C'est sur la base de ces cinq axes prioritaires que s'articule un plan d'action en deux temps. Tout d'abord une série d'actions très concrètes à mettre en place d'ici la fin de la législature, puis une série de mesures structurelles à plus long terme. L'égalité de genre, en 2019, doit être une évidence.

DÉCRYPTER

L'ANTIFÉMINISME



MÉLISSA BLAIS,
PROFESSEURE ASSOCIÉE À L'INSTITUT DE RECHERCHES
ET D'ÉTUDES FÉMINISTES / UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Je tiens d'entrée de jeu à remercier l'équipe de Causes communes de m'offrir l'opportunité de discuter d'antiféminisme moi qui ne suis membre d'aucun parti. Peut-être vous demandez-vous ce qu'est l'antiféminisme. En résumé, il s'agit d'une force sociale et politique qui puise à même la misogynie (la haine des femmes) ou le machisme (la supériorité des hommes cis), mais qui est plus circonstanciée et généralement plus organisée contre un féminisme dont il se veut la solution.

Inaperçu à Genève?

En tant que chercheuse canadienne, j'ai fait de l'antiféminisme un objet d'analyse depuis plusieurs années, m'efforçant de démasquer ses formes les plus subtiles. J'ai toutefois l'impression que ce phénomène passe inaperçu à Genève. Même si je ne parviens pas à identifier toutes les causes de son invisibilité, je crains que l'antiféminisme soit bel et bien présent en Suisse romande, faisant même l'objet d'au moins deux études universitaires (d'Adélaïde Joris et Chloé Voillat). Et plus nous approchons du 14 juin, plus l'antiféminisme risque de se manifester – à gauche comme à droite de l'échiquier politique – en regard de la mobilisation pour la grève des femmes*. Pour le dire simplement: plus un mouvement féministe se fait voir, notamment dans les médias, plus l'antiféminisme en fait de même.

Rhétorique du retournement

Depuis peu, j'ai observé dans les médias sociaux et numériques ainsi que dans le cadre de conversations, les quatre mêmes

procédés rhétoriques antiféministes que j'ai analysés pour le Québec, à commencer par la *rhétorique du retournement*. Cette dernière recourt à des affirmations telles que « les hommes aussi sont victimes », ou tout autre commentaire qui reprennent les acquis du féminisme pour les lui opposer. Le recours à l'anecdote est souvent intégré à ce procédé rhétorique pour produire un effet de retournement, notamment de la notion de victimisation qui devient celle des hommes à l'opposé des femmes qui possèderaient bien des privilèges (congés maternité, etc.) et qui, malgré cela, en demanderaient encore plus. Se référant souvent à l'« égalité » comme synonyme de « *mêmeté* », la rhétorique du retournement étend aussi cette notion à d'autres situations, soit celle des hommes qui vivraient, comme les femmes, des inégalités sociales. Pour ce faire, la rhétorique du retournement simplifie à outrance le concept d'égalité de manière à évacuer tout substrat sociologique, voire la possibilité de penser les inégalités comme le résultat d'une discrimination historique et systémique à l'endroit des femmes*.

Rhétorique de la rationalité

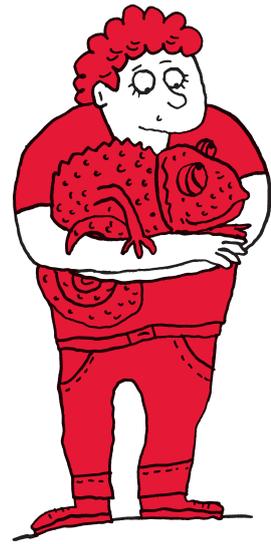
Deuxième procédé, la *rhétorique de la rationalité*. Celle-ci refuse de prendre au sérieux les argumentaires dûment identifiés comme féministes au nom de la « science » et de l'« objectivité ». En s'appuyant ainsi sur cette division entre « Science » et « Émotions », le féminisme est de facto invalidé, car jugé trop « subjectif » ou « militant » (ce qui revient au même). Pourtant, comme tout type de travail, le labeur scientifique comporte aussi sa part de partialité et de passions, quoi qu'on en dise, tandis que les antiféministes sont souvent submergés par la colère contre des féministes. Enfin, ce procédé s'appuie généralement sur le sens commun voulant que la « Nature » dicte les comportements des hommes et des femmes, sans prise en compte du peu de sérieux des études scientifiques qui servent à justifier une telle « différence » des sexes, ou devrais-je plutôt dire une hiérarchisation du travail au désavantage des femmes* (pour en sa-

voir plus, je vous suggère de lire les travaux de vulgarisation scientifique de Catherine Vidal).

Rhétorique du caméléon

Troisième procédé, la *rhétorique du caméléon*, qui consiste à camoufler son adhésion au discours antiféministe. Cette dernière est souvent repérable dans les arguments débutant par la phrase « je ne suis pas antiféministe, mais... ». À l'évidence, la rhétorique du caméléon sert à persuader les gens de ses bonnes intentions. Espérer convaincre de la validité de son point de vue, permet d'autant plus de persuader des « dérives » du féminisme. Enfin, semblable au procédé du caméléon, la *rhétorique du diviser pour mieux régner* divise cette fois les féministes entre elles en vue d'éviter de s'identifier ou de se faire identifier comme antiféministe. Elle procède de la même logique de division que la rhétorique du caméléon, mais cette fois-ci en distinguant les féministes ne posant pas problème des autres, à savoir les féministes jugées radicales, « extrémistes » ou « anti-hommes ». Cela dit, il suffit de demander de préciser de quel féminisme ou de quelles féministes il est question pour s'apercevoir que, face à l'absence de réponse, c'est tout le féminisme qui pose problème. En effet, opérer un tri entre les bonnes et les mauvaises féministes est un exercice aléatoire qui varie selon les personnes, sans compter que les mauvaises féministes semblent toujours plus nombreuses que les bonnes.

Il va sans dire que ces procédés rhétoriques ne sont pas les seules armes des antiféministes. Certains d'entre eux sont beaucoup moins subtils, détournant aussi l'attention des féministes de l'organisation de la grève des femmes*. Mais à voir la force de celle.x.s qui se mobilisent, je doute vraiment qu'ils aient gain de cause.



LES DISCRIMINATIONS À L'ÉGARD DES FEMMES SONT ILLICITES, PAS LA GRÈVE!



VALÉRIE BUCHS / SECRÉTAIRE SYNDICALE SIT

La grève est un droit fondamental dans une société démocratique. Ce droit est consacré à tous les échelons de l'ordre juridique suisse, ainsi que dans les conventions internationales (CEDH). Il vaut tant pour les travailleuses et les travailleurs des entreprises privées que publiques. En Suisse, le droit de grève est inscrit depuis 1999 à l'article 28 de la Constitution, comme composante de la liberté syndicale.

Dans le cadre de la préparation de la grève féministe, les milieux patronaux cherchent à intimider les femmes, et les hommes solidaires, en prétendant que cette grève est illicite parce que politique. Pourtant, le principe de l'égalité entre femmes et hommes, inscrit dans la Constitution depuis 38 ans, n'est toujours pas respecté. De même, les inégalités de traitement, les discriminations salariales, le sexisme, les violences de genre et le harcèlement sexuel perdurent dans les entreprises malgré l'adoption de la loi sur l'égalité (LEg) en 1996 qui consacre l'égalité entre femmes et hommes dans le monde du travail. En ce sens, la grève est proportionnée. Pratiquement aucune entreprise ne peut prétendre être exempte de toute discrimination.

Le travail des femmes est dévalorisé

Le 14 juin 2019, ensemble nous ferons une grève globale sur notre lieu de vie, aux études, dans le cadre de notre emploi et dans la rue. Nous croiserons les bras partout où nous serons, à notre façon, pendant un moment ou toute la journée. Les femmes ne feront pas les tâches reposant habituellement sur leurs épaules: du travail de « care » non rémunéré au travail rémunéré. Ce sera une journée d'actions auxquelles sont conviées toutes les personnes soutenant les droits des femmes et les revendications féministes. Le choix de faire grève, de ne pas effectuer une prestation habituelle, c'est révéler la valeur du travail des femmes précisément parce qu'il est habituellement « invisibilisé » et non reconnu. Les femmes assurent les deux-tiers du travail domestique, éducatif et de soin, ce qui conduit à des temps partiels contraints, des contrats précaires, des interruptions de carrière pénalisantes, des salaires insuffisants et des rentes deux fois inférieures à celles des hommes. Faire la grève, c'est refuser d'effectuer sa prestation de travail, parce que les revendications pour la grève du 14 juin 2019 portent aussi sur les conditions de travail.

La grève féministe concerne les relations de travail

Pour une entreprise, ce qui est illicite, c'est de ne pas disposer de procédure claire en cas de harcèlement sexuel et de ne pas désigner de personne de confiance à qui les employé-e-s peuvent se confier. C'est

demander à une femme, lors de l'entretien d'embauche, si elle est enceinte ou si elle a l'intention d'avoir des enfants. Ce qui est illicite, c'est de licencier une femme à son retour de congé maternité, et faire peser sur elle la charge de prouver qu'elle a subi une discrimination. Ce qui est illicite, c'est de culpabiliser une équipe lors d'absences liées à une grossesse difficile ou à un congé maternité sans avoir prévu le remplacement de cette collègue. Ce qui est illicite, c'est de modifier les horaires de travail sans l'accord de la salariée avec moins de 15 jours d'anticipation dans un contexte de pénurie de places d'accueil en crèche.

La grève est un moyen légal pour obtenir l'application de revendications dans le cadre des relations de travail. Les discriminations liées au sexe tant en matière de salaires que de conditions de travail et d'évolution professionnelle concernent très clairement le domaine des relations de travail, de même que les mesures pour ladite « conciliation entre la vie professionnelle et la vie privée ou familiale ». Des cahiers de revendications sectoriels ont été envoyés aux employeurs, précisément pour réaliser l'égalité dans les faits dans le domaine professionnel.

La grève est soutenue par les syndicats

Pour être licite, la grève ne doit pas violer la paix du travail établie par une Convention Collective de Travail (CCT) ou le service minimum lorsqu'il est prescrit dans une loi. La plupart des secteurs professionnels



ne sont pas soumis au service minimum, car celui-ci n'est exigible que pour éviter la mise en danger de la vie d'autrui (hôpitaux, police, pompiers, etc.). Ce sont donc uniquement quelques services essentiellement publics qui se doivent d'organiser un service minimum obligatoire, services en général rodés dans ce type d'exercice. Quant à la paix absolue du travail, elle n'existe que dans quelques CCT. La grève doit être soutenue par un syndicat car l'employeur doit avoir un interlocuteur organisé à qui s'adresser. Les syndicats genevois soutiennent la grève féministe, ainsi que les faitières syndicales au niveau national, comme l'Union syndicale suisse. La grève suspend les obligations contractuelles des parties au contrat. La travailleuse n'effectuera pas sa prestation de travail et l'entreprise ne lui devra pas de salaire pour les heures de travail non effectuées pour cause de grève. C'est la raison pour laquelle les membres des syndicats ont accès à un fonds de grève pour indemniser partiellement la perte de salaire liée à l'arrêt du travail. La Ville de Genève et de Carouge, l'État de Vaud ou d'autres employeurs ont déjà annoncé qu'ils ne prélèveraient aucune retenue de salaire dès lors qu'ils se reconnaissent dans les objectifs de ce mouvement. Dans tous les cas, la grève ne met pas fin au contrat de travail. La reprise du travail des grévistes après une suspension du travail est garantie. Un licenciement prononcé à la suite d'une telle grève est un congé abusif. Les syndicats défendront toutes les personnes qui subiraient des sanctions injustifiées de la part de leur employeur après avoir participé à la grève.

Les femmes précarisées ne sont pas égales devant la grève

Dans certains secteurs, comme celui de l'économie domestique ou du nettoyage, où les femmes, parfois sans statut légal, sont isolées face à un employeur, la possibilité de faire grève, de mener des actions collectives avec ses collègues est évidemment très limitée. Certains secteurs professionnels sont des déserts syndicaux et les formes de contrat sur appel ou renouvelable permettent aux employeurs d'exercer des pressions dissuasives. Dans les cas où il n'est pas possible de faire grève parce que l'emploi requiert un service minimum obligatoire et qu'il n'y a pas assez d'hommes pour l'assurer ou parce que l'une des conditions légales n'est pas remplie, il y a toujours la possibilité de participer en portant un badge ou la couleur violette de la grève, en croisant les bras plusieurs minutes, en rejoignant lors de la pause de midi les grévistes dans son quartier lors d'un pique-nique en commun, en participant à la manifestation en fin d'après-midi, etc. Plus le nombre de femmes à faire grève sera élevé, plus il sera possible de faire face aux employeurs qui voudraient empêcher la participation à la grève par des pressions sur les employées ou les sanctionner *a posteriori*.

LE 14 JUIN, C'EST QUOI POUR TOI ?

TÉMOIGNAGES RÉCOLTÉS PAR JOËLLE BERTOSSA ET SYLVAIN THÉVOZ.

Nous avons posé trois questions simples à des citoyennes afin d'entendre ce que le 14 juin et cette grève impliquaient pour elles et l'égalité.

1. Où seras-tu le 14 juin ?
2. Qu'est-ce que cela signifie faire grève pour toi ?
3. Quels sont les trois changements principaux que tu aimerais obtenir rapidement suite à celle-ci ?

FLAVIA ZANON, PRODUCTRICE DE FILMS,
33 ANS

1. Dans la rue!
2. Faire grève, c'est rendre visibles les femmes dans la rue. Montrer notre force, pas seulement économique, et notre nombre.
3. Une vraie consultation sur le congé parental. Baisser la taxe sur les protections hygiéniques, voire les mettre gratuitement à disposition dans les écoles. Former les enseignant.e.s aux questions de genre et aux biais inconscients.

ANNICK KAMMACHER, COMPTABLE, 55 ANS

1. En vacances, mais j'étais dans la rue pour celle de 1991.
2. Faire grève, c'est arrêter de travailler pour faire pression afin d'obtenir l'égalité salariale.
3. Égalité des salaires. Égalité dans les conseils d'administration. Égalité du taux de cotisation à l'assurance perte de gain maladie.

VANESSA KLEIN ARNAUD, OFFICE MANAGER,
47 ANS

1. À la manifestation.
2. Montrer que nous sommes un pivot essentiel de la société et de l'économie.
3. Égalité Salariale / Droit inaliénable à disposer de notre corps / Valorisation & partage du « Care ».

YAËL RUTA, CHARGÉE DE LA CULTURE À LA VILLE DE CAROUGE - SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES ET DE LA COMMUNICATION,
48 ANS

1. Le 14 juin, je serai le matin au hammam et l'après-midi à la manif...
2. Passer la main pour toutes les tâches qui m'incombent normalement ce jour-là (tâches familiales, car je ne travaille pas le vendredi) et exprimer ma solidarité avec les femmes dans le monde.
3. Je suis navrée, mais nous verrons dans 100 ans. Pour l'instant, j'ai peu d'espoir, mais je vois que les jeunes sont si engagées que ce sont elles qui feront certainement la différence.

JULIE GRILLET, ÉDUCATRICE SPÉCIALISÉE,
47 ANS

1. Le 14 juin, je ferai la grève et serai à la manifestation.
2. C'est prendre le droit d'exprimer collectivement notre volonté de changement, susciter le débat et faire avancer les mentalités.
3. Une véritable prise de conscience de toutes les constructions sociales fondées arbitrairement sur des inégalités (de genre, de race, de classe sociale, d'orientation sexuelle etc.). Une justice sociale et salariale appliquée. La sortie du système patriarcal.

JOËLLE ISOZ, ENSEIGNANTE ET ARTISTE,
46 ANS

1. Le 14 juin 2019, je serai en grève pour l'égalité, le respect et la solidarité.
2. Soutenir un mouvement collectif féministe. C'est triste de voir que lorsque les femmes se réunissent ou sont sur le devant de la scène, cela se transforme en débat de

société interminable, alors que lorsqu'elles ne sont pas là, ça ne choque personne. Les réactions violentes auxquelles nous avons assisté nous montrent que la grève du 14 juin est nécessaire.

3. Nous sommes confrontées, sous diverses formes:
 - au sexisme,
 - à la violence
 - aux stéréotypes.

VALÉRIE BENZ, INFIRMIÈRE, 49 ANS

1. À la manif à Genève.
2. Faire entendre la voix des femmes. Contribuer à la lutte contre les discriminations, le sexisme et la hiérarchisation des hommes sur les femmes.
3. Disparition des discriminations sexistes, égalité salariale et davantage d'occupations de l'espace public par les filles et les femmes.

AYARI FÉLIX, CHARGÉE DE MISSION, 38 ANS.

1. Dans l'organisation des actions et de la manifestation pour la Grève féministe 2019.
2. C'est informer, soutenir et coorganiser les actions qui vont permettre aux femmes de se rendre visibles le 14 juin et de dénoncer les inégalités de genre qui perdurent honteusement en 2019.
3. Une révision de la LPP, car actuellement les femmes reçoivent une rente qui est en moyenne de 40% inférieure à celle des hommes. Un congé parental qui permette de répartir la prise en charge des enfants de manière égalitaire pendant la première année de vie. Une prise de conscience générale, y compris au sein des partis politiques, sur les mécanismes sociaux et institutionnels qui écartent les femmes des positions de pouvoir et d'influence.



DIA KHADAM, AUMÔNIÈRE AUX HUG, DIRECTRICE DE L'ASSOCIATION NADWAH, 52 ANS.

1. Je serai à la maison, me reposant, ne faisant rien, entre femmes.
2. Faire grève, pour moi, signifie faire un arrêt sur image pour que la société, maris et famille, se rende compte de la place importante des femmes dans toutes les branches de la vie économique et quotidienne. Les femmes défendent avec cette grève les droits qui leur reviennent. Les femmes demandent justice par rapport aux doubles rôles qu'elles font sans bruit et pour lesquels elles ne sont pas considérées à leur juste valeur.
3. Un changement de regard sur les femmes en général. La reconnaissance du travail des femmes, et qu'il soit valorisé par des actes concrets. Des congés maternité et éducatif payés pendant un à deux ans pour avoir le temps d'être à l'aise dans un lien épanouissant avec son enfant sans se sentir coupable de devoir choisir entre vie privée ou professionnelle.

SANDIA KARIMA, MILITANTE, 43 ANS.

1. Je ne sais pas encore où je serai, car je n'ai pas encore mon programme du 14 juin.

Mais je vais très certainement faire grève.

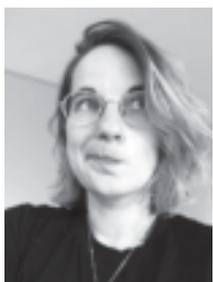
2. Faire une action productive. La grève vise à améliorer les conditions professionnelles, sociales, en vue de promouvoir le développement socio-économique et sanitaire. C'est pour moi une approche participative concertée et fédératrice. Elle amène le peuple, et ici les femmes, à revendiquer les droits qui leur reviennent, en affrontant les résistances. Si l'on ne réclame pas ses droits, si on ne les défend pas, on les perd.
3. D'abord l'égalité au travail. Ensuite, l'augmentation de la représentation des femmes en politique. Enfin, l'acquisition par les femmes de postes à responsabilité dans les domaines stratégiques tels que les ressources humaines, les directions et dans les magistratures. L'État a un rôle fondamental à jouer pour initier les bonnes pratiques.

MELISSA ENGONE, SOCIALITE BERLINOISE, ORIGINAIRE DE NEUCHÂTEL, 39 ANS

1. Le 14 juin, je ne participerai pas à la grève dite féministe, car je n'ai pas l'impression que les problématiques spécifiques aux femmes comme moi, soient réellement représentées par les différentes organisations qui sont les fers

de lance de ce mouvement. Pour moi, la vision du féminisme présentée me semble souvent insuffisamment inclusive, très hétéronormée et surtout peu « critique » de ses propres privilèges.

2. Faire grève pour moi représente un droit fondamental du travailleur. Je n'ai pas forcément une vision très marxiste des rapports de production, mais je pense néanmoins que dans de nombreux contextes, le travailleur se trouve dans un rapport de force défavorable face à son employeur. De ce fait, je considère que parfois faire grève est le dernier recours pour que le travailleur puisse faire entendre sa voix avec efficacité.
3. Je souhaite que cette grève apporte les avancées suivantes:
Que la loi sur l'égalité soit renforcée, notamment par la mise en place de sanctions et de contrôles plus rigoureux. Que les violences domestiques soient plus fortement sanctionnées par la loi et que les forces de l'ordre bénéficient de cours de sensibilisation adaptés au traitement de ces cas. Que les améliorations liées aux droits pour les femmes* prennent en compte les problématiques propres aux femmes* racisées et / ou celles appartenant à des minorités sexuelles.



FLAVIA ZANON



ANNICK KAMMACHER



VANESSA KLEIN ARNAUD



YAËL RUTA

SIMONE IRMINGER, RETRAITÉE, 66 ANS

1. Le 14 juin, je serai en pensée avec ma grand-mère, Aline, qui a obtenu le droit de vote à l'âge de 71 ans, et avec ma mère, Lucie, qui a pu participer à une votation fédérale pour la première fois à 41 ans. Où que je sois, je serai en colère contre ces générations d'hommes qui se sont arrogé le pouvoir de priver les femmes d'un droit fondamental.

2. Pour moi, la grève est un vecteur de conquête qui permet d'arracher ce qu'un système injuste n'accorde pas à celles et ceux qui ne détiennent pas le pouvoir. Cette grève-là doit être un coup de dent porté au patriarcat, un coup de dent qui blesse la bonne conscience de ceux qui considèrent que les différences biologiques justifient une hiérarchie entre les sexes.

3. Il est un peu désespérant de constater que la plupart des revendications de la grève des femmes de 1991 sont toujours d'actualité presque 30 ans plus tard. Je souhaite donc que la grève de 2019 soit suivie de mesures rapides et concrètes sur le plan de l'égalité salariale, de l'organisation d'un marché du travail favorisant un partage équitable des tâches domestiques (congé paternité et parental, horaires flexibles en faveur des employé.e.s) et permettant aux femmes d'accéder à des retraites décentes (temps partiel choisi et non contraint), sur le plan aussi de la lutte contre les stéréotypes qui constituent un facteur d'inégalités et cela dès le plus jeune âge.

BINETA NDIAYE, COLLABORATRICE ADMINISTRATIVE, 52 ANS

1. Je participerai à la grande manifestation féministe qui se tiendra dans toute la Suisse pour réclamer que la loi sur l'égalité (Leg) entrée en vigueur le 1er juillet 1996, instrument de promotion pour l'égalité dans les faits entre femmes et hommes, soit respectée. Ce faisant, je serai à Plainpalais pour distribuer des flyers, ensuite j'irai au parc des Bastions où se tiendra le festival des associations féministes et féminines «Bastions de l'égalité», un espace de dialogue interactif, ludique et pédagogique sur les questions d'égalité, de genre et de cohésion sociale.

2. La grève est pour moi une cessation concertée et collective du travail, l'objectif est de faire des revendications professionnelles dans le but de les faire

aboutir. La grève est un droit légitime pour tout.e employé.e dans le but de réclamer ses droits. La grève du 14 juin est un exemple significatif. Ce jour, des milliers de femmes dans toute la Suisse descendront dans les rues pour défendre leurs droits contre toutes les discriminations envers elles, au quotidien, dans leur vie privée et professionnelle. Il est temps que la loi sur l'égalité (Leg) de 1996 soit enfin appliquée afin que nos filles n'aient plus à descendre dans les mêmes rues pour réclamer les mêmes droits. Je termine par cette citation de Gandhi qui dit: « Appeler les femmes « le sexe faible » est une diffamation; c'est l'injustice de l'homme envers la femme. Si la non-violence est la loi de l'humanité, l'avenir appartient aux femmes ».

3. Égalité des sexes en matière de salaire. Élimination de toutes les discriminations dans la vie professionnelle. Conciliation des vies professionnelle et privée, facilitée pour permettre aux femmes de se former et de s'épanouir.



MARGAUX GUNTI, 6 ANS, MILITANTE

1. Je manifesterai.

2. Cela signifie que les femmes doivent avoir les mêmes salaires que les hommes.

3. J'aimerais obtenir que les garçons comprennent que les filles doivent avoir le même salaire que les garçons. J'aimerais que l'on soit fortes, beaucoup et que beaucoup de gens veuillent bien participer. J'aimerais bien que l'on fasse de beaux panneaux, par exemple: « Quand je serai grande, je veux un salaire d'homme » ou « Manifestation-Révolution ». Voilà.



JOËLLE ISOZ



AYARI FÉLIX



DIA KHADAM



SANDIA KARIMA



MELISSA ENGONE



SIMONE IRMINGER



BINETA NDIAYE



MARGAUX GUNTI

LA NON-MIXITÉ,

MOMENT INCLUSIF



NOEMI BLAZQUEZ BENITO
ACTIVISTE FÉMINISTE, COLLECTIF GRÈVE FÉMINISTE 14 JUIN

Pourquoi les femmes demandent des espaces non-mixtes de réunion et d'action alors que par définition, l'inclusion est l'action d'introduire quelque chose dans un tout ?*

Ce *tout* dans lequel on veut nous inclure est le même système qui nous ôte des opportunités et qui reproduit les discriminations, le système auquel l'ensemble des personnes qui cherchent l'égalité ont droit, ensemble. Ce *tout* est connu sous le nom de *Système Hétéro-patriarcal* et les réunions en non-mixité choisies sont un des outils d'émancipation que le mouvement féministe nous offre.

La non-mixité confirme que le mouvement féministe est un mouvement inclusif

Peu importe ton identité de genre, la première barrière qu'on doit avoir franchie pour répondre à cette question de mixité consiste à comprendre que le féminisme est un mouvement politique, économique et social qui, depuis le XIXe siècle, poursuit comme objectif d'améliorer la vie des êtres humains et de placer nos vies au centre de la société.

Alors, si dans les théories politiques et économiques féministes les hommes cis-genre sont inclus, si on a besoin d'eux pour atteindre notre objectif, s'elle* y a des mesures qui les interpellent... pourquoi les femmes* ont besoin de réunions en non-mixité ?

Est-ce juste, voire ÉGALITAIRE ? Pour moi, elle* n'y a pas de doute : Oui.

Le féminisme cherche l'égalité, mais on ne peut pas agir comme si on l'avait déjà. Les femmes* n'ont ni besoin, ni envie de la permission des hommes pour faire des réunions en non-mixité. Des siècles d'interdiction, d'être laissées en arrière, de dénigrement de nos opinions, nos voix, dans l'espace public, mais aussi dans l'espace privé. Le fait qu'aucune action n'ait été entreprise pour changer tout cela, sont de raisons suffisantes pour ne pas remettre en cause notre choix de nous organiser entre femmes*, car plusieurs siècles d'histoire nous montrent que si les femmes* ne luttent pas pour leurs droits, les hommes ne le feront pas.

Néanmoins, je suis ravie d'avoir l'opportunité et l'espace pour expliquer, comme d'autres féministes l'ont déjà fait avant moi, les besoins de ce choix :

On parle d'espaces non-mixtes pour des actions, des ateliers, des débats ou des manifestations organisées par **et** pour les femmes*. Les espaces non-mixtes ont toujours existé, sauf qu'ils étaient fermés aux femmes. Quand une, mal nommée, *minorité* décide de se réunir avec des personnes qui partagent leurs oppressions et auprès desquelles elles peuvent trouver compréhension et solutions ; quand ce ne sont pas les hommes qui prennent la décision de se réunir, ils se sentent exclus et s'énervent, même si la plupart ne sont même pas intéressés par la question. C'est l'absence de décision de leur part qui les dérange. Cela fait 35 ans que je devrais être énervée, en revanche, j'ai décidé de m'organiser.

Comme elle** y a un grand nombre de personnes intéressées, qui n'ont pas accès et ne peuvent donc pas savoir comment sont ces espaces, je vais vous raconter, mais promettez-moi de garder le secret :

- Ce sont des endroits **séconds**, ou prévaut le respect et un esprit de construction et d'autonomisation où une grande partie de nos conversations visent à renforcer l'**autonomisation** des femmes* ou **empowerment**, en demandant l'avis de chacune avec un effort pour ne pas juger, car on sait qu'on est plus fortes dans notre diversité.

- Cet **empowerment** est crucial car pour trouver de nouvelles façons de construire et de s'organiser contre le système patriarcal elle** nous faut bien se connaître en tant qu'humain, en liberté du regard extérieur et des préjugés tels que : *Ce que je dis est-il une connerie ? Est-ce que les autres vont penser que je suis bête ? Qui suis-je pour prendre la parole ?* Pour que le changement s'opère nous devons être courageuses. Pour être courageuses, nous devons nous sentir à l'aise.

- Nous nous sentons **à l'aise** quand le dialogue n'est pas rompu, quand après avoir posé une question, ce ne sont pas les hommes en premiers qui prennent la parole, exposent les thèses, imposent leurs opinions et expériences basées dans leur **normalité** d'hommes cis-genres.

- Et cela nous prend beaucoup de temps à nous les femmes* de déconstruire les schémas sexistes, de réexpliquer les fondements de nos stratégies. Nous avons besoin de ce temps pour continuer à nous former, pour continuer à étayer nos arguments, car nous n'avons pas beaucoup **de temps à consacrer** à notre enrichissement féministe.

- La centralisation, les horaires, la conciliation et la garde d'enfants continuent à être au centre de nos débats internes. Nous n'avons toujours pas trouvé de créneaux horaires adéquats pour accueillir et faire participer les femmes* qui s'occupent de leurs familles et/ou pour celles qui sont contraintes de rester tard à leur poste de travail en raison des exigences du monde professionnel. Célibataires ou en famille, toutes méritent de pouvoir concilier leurs vies professionnelles et privées (inclue la militance). Ainsi, le premier sujet de réflexion que je soulèverai aux hommes dans un espace de débat féministe mixte, concernerait leur niveau d'engagements face à une perte de privilèges et, pour ceux qui ne l'ont pas déjà fait, la prise de conscience des obligations de soins et de partage de la charge mentale.

- Les hommes alliés ont la volonté de comprendre et de soutenir la lutte féministe, car ils ont un intérêt plus large que l'égalité homme-femme (ici sans étoile, car je n'oublie pas mes privilèges en rédigeant ce texte), une cause plus large, celle de **vivre une vie qui vaut la peine d'être vécue.**

- Leur soutien est important, mais elle** y a une grande différence entre comprendre ce qu'est le machisme et le subir.

- C'est pour cela que je crois que les hommes (cis-genres, peu importe leur orientation sexuelle) doivent passer d'abord par une **déconstruction** personnelle dans des **espaces féministes non-mixtes masculins**, où ils peuvent s'ouvrir au débat et travailler dans un nouveau modèle de construction de leur masculinité sans la pression ni le regard des femmes* féministes. Et surtout, quand les hommes examinent leurs privilèges, ils se rendent compte de certaines choses qui provoquent chez-eux un sentiment de culpabilité. La seule façon de s'en sortir étant d'en parler entre eux et d'en prendre conscience pour ne pas répéter les mêmes habitudes mais aussi pour sensibiliser les autres hommes, qui ne se sentent toujours pas concernés.

Et pour que les hommes prennent conscience, on en revient au premier point, à savoir qu'elle** vous faut un espace de sécurité où analyser le système à travers un nouveau prisme: la perspective du genre.

Mais, s'elle** vous plaît, assurez-vous auparavant que les besoins de vos partenaires et camarades femmes* pour s'organiser et lutter ont été comblés.

** J'utilise « elle » car c'est « elle » ce qu'elle** me faut pour changer la façon de construire une nouvelle société, en passant par le langage qui construit nos pensées, Elle**: la Perspective du Genre

NON-MIXITÉ MON AMOUR



KAYA PAWLOWSKA,
REPRÉSENTANTE DU PSG AU SEIN DU COLLECTIF GENEVOIS
POUR LA GRÈVE

Le 18 janvier 2019, le groupe Égalité du PSG a organisé un atelier en non-mixité pour parler de la grève du 14 juin.

Ce choix a suscité des réactions, nombreuses au PS. « Dans un parti de gauche, on est forcément inclusif » m'explique un membre. « Un camarade est un camarade, qu'importe son genre, il peut s'exprimer et on l'écouterait. Nous avons des femmes: regardez! » dit-il en pointant du doigt sa voisine. À côté, plus tourmenté, le camarade ouvertement féministe s'interroge avec une certaine retenue: « est-ce que j'approuve cette méthode? Est-ce que je suis un-e bon-ne féministe si je ne suis pas d'accord que des femmes se réunissent entre elles? »

Je ne peux pas résoudre les cas de conscience. Je peux seulement réaffirmer que même dans un parti politique où la culture du débat démocratique est un mantra fondamental, nous n'échappons pas à la culture patriarcale. Premièrement, le registre de nos débats est celui, bien masculin, de la conquête: « lutte », « combat »

et « victoire ». En second, le débat politique utilise les ressorts du pouvoir en poussant chacun-e à placer son argument au-dessus de la mêlée, à grand recours d'éloquence, de charisme et, parfois, de paternalisme. Autrement nommé le sexisme bienveillant ou l'attitude subjectivement positive des hommes envers les femmes. Plusieurs études ont montré qu'une attitude d'apparence « protectrice » des femmes pouvait être plus déstabilisante et écrasante pour celles-ci qu'une attitude de sexisme apparent (voir émission RTS *Dans la tête d'un macho*) et agir comme un ressort plus pervers du pouvoir de domination masculine.

Par ailleurs, nos femmes politiques choisissent parfois de ne pas avoir recours aux attributs politiques typiquement masculins, par peur d'être perçues comme trop exigeantes, envahissantes, voire hystériques. Souvent dotées d'une capacité d'écoute et de compromis plus grande, il arrive qu'elles cèdent le dernier mot à l'homme, dont l'identité même semble des fois plus rattachée à son ego qu'à sa raison. À cet égard, la question fondamentale que devraient se poser nos membres est celle de la cohérence de leurs idées. Si

nous souhaitons réellement un parti socialiste inclusif et à l'écoute des autres, il nous appartient de démasculiniser nos comportements politiques, davantage que pousser les femmes à masculiniser leurs attitudes.

Sous une autre casquette, je suis aussi membre active du Collectif genevois de la grève des femmes et je souhaite clarifier ici la position de ce dernier. Le Collectif utilise la non-mixité au sein de son organisation interne afin de garantir une prise en main 100% féminine de ses activités dans une volonté de tester l'empowerment par l'émancipation organisationnelle. La non-mixité est une méthode déjà reconnue de réappropriation de l'espace et des luttes par les minorités - lgbtiq+ ou racisées. Elle s'applique au groupe qui a décidé de s'organiser de la sorte et ne s'étend en aucun cas à l'extérieur de celui-ci. À lire la presse, on a l'impression que la non-mixité est un point du programme de revendications de la grève des femmes alors qu'il s'agit d'une méthode de travail appliquée aux réunions du Collectif genevois, vaudois, bernois également, mais pas valaisan ou jurassien par exemple.



LE FÉMINISME, RÉPONSE AUX INÉGALITÉS SOCIALES



LYDIA SCHNEIDER HAUSSER, RESPONSABLE FORMATION GREA,
CANDIDATE AU CONSEIL NATIONAL

Des plus petits villages aux villes les plus animées, de l'agriculture aux industries de pointe, les femmes s'emparent des rôles qui leur reviennent, que ce soit en tant qu'entrepreneuses ou dirigeantes syndicales, ouvrières ou cultivatrices des denrées qui nourrissent le monde.

En Suisse, même si les mouvements féministes débutent au XIX^e siècle, il a fallu que des initiatives individuelles surgissent et se collectivisent, se conceptualisent, pour que les inégalités sociales de genre apparaissent comme une réalité de notre pays. La grève du 14 juin 1991 a créé une base visible de ces inégalités criantes liées au genre ; elle a permis de diffuser de l'information et de conscientiser les femmes vivant en Suisse, ainsi que tout le reste de la population.

Avant même le 14 juin 2019, La grève est déjà devenue un événement clé pour augmenter la pression et demander des changements rapides. Toutes les actions qui émergent de ce mouvement donnent aux femmes (comme aux hommes) l'opportunité de mieux reconnaître ces inégalités, d'imaginer ainsi que de revendiquer une nouvelle prise en compte des femmes.

L'inégalité sociale, définie sur le fond comme une différence objectivable d'accès aux ressources (bien matériel, législation, prestation de service) est vécue comme une situation d'injustice (individuellement

et collectivement). La différence biologique de genre n'est pas une inégalité en soi, il faut qu'elle se conjugue avec un accès différencié aux ressources d'une société pour qu'elle devienne source d'inégalité. Les inégalités liées au genre sont en plus souvent liées à d'autres inégalités comme celles dues à l'âge, au statut familial, la nationalité, la couleur de peau, le niveau économique, social et de formation. De plus, dans la majorité des études, le genre est défini de manière binaire (femme/homme), alors que la réalité est nettement plus complexe avec beaucoup plus de catégories à prendre en compte: LGBTQ+.

Les domaines d'inégalité sociale liée au genre sont vastes: accès à la formation, sécurité sociale, choix de l'activité professionnelle, conciliation emploi et famille, travail non rémunéré, rémunération du travail professionnel-salaire, travail éducatif, sécurité sociale, politique, violence domestique, santé, pouvoir, avoirs.

L'Office fédéral des statistiques fournit des données à ce sujet. Mis à part l'accès aux formations secondaire et tertiaire qui a augmenté en termes de proportion de femmes, les autres sujets répertoriés seront l'occasion de luttes à venir pour tendre à une meilleure égalité. Citons notamment l'entrée dans la vie professionnelle qui limite encore les domaines réservés aux femmes, la difficulté de conciliation entre vie familiale, travail domestique et emploi, salaire inégal pour un même travail, écart plus important pour les bas revenus, pas de reconnaissance pour le travail informel des femmes (éducation des enfants, gardes entre voisines, soins aux proches), accès aux postes à responsabilité en politique et dans les entreprises.

Prenons encore l'exemple des violences domestiques qui touchent majoritairement les femmes. Violences domestiques qui aboutissent actuellement à 27 décès chaque année! La législation de protection contre la violence domestique existe, mais son application est encore lacunaire, et surtout, ces lois ne sont pas prioritaires sur d'autres lois (loi sur les étrangers) ou règlements. Une femme sans statut légal ou ayant un permis de séjour rattaché à celui de son mari (suisse ou étranger) ne peut pas porter plainte sans courir le risque de se voir expulser de Suisse. Les tribunaux qui instruisent des procédures pour violence domestique doivent dénoncer la personne sans statut au Service des étrangers! Souvent les victimes qui réussissent à sortir du processus de la violence n'ont plus rien et les lieux de mise en sécurité manquent.

Les Socialistes s'engagent fortement dans ce mouvement de protestation pour promouvoir l'égalité des genres. Nous, les femmes, sommes la majorité de la population et nous exigeons d'avoir une place représentative dans la société et dans son fonctionnement! À ce titre, comme socialistes, il nous revient de poursuivre le combat bien au-delà du 14 juin et de stimuler les réformes et les révolutions à venir.

LA SANTÉ DES FEMMES

LIÉE AU SEXISME

ORDINAIRE



LAURENCE FEHLMANN RIELLE, CONSEILLÈRE NATIONALE

La santé est maintenant conçue dans son acception moderne comme un état de bien-être, et la Charte d'Ottawa (1986) relève l'importance de permettre aux individus d'avoir une influence sur leur état de santé.

Le système de santé a ainsi pour objectif d'améliorer le bien-être de la population, de réduire les inégalités socioéconomiques et de protéger la population des risques financiers en cas de maladie, d'accident ou d'invalidité.

Pour réaliser ces objectifs, il est nécessaire d'intervenir dans d'autres domaines que celui strict de la santé; le social, le logement, l'aménagement du territoire, la fiscalité ont aussi un rôle important à jouer.

Actuellement, on dépense toujours plus dans les services de santé alors que ceux-ci interviennent pour seulement 10 à 15% dans l'amélioration de la santé de la population. Si l'on investissait plus de ressources pour modifier les habitudes et les conditions de vie de la population, on pourrait réaliser des économies substantielles et limiter aussi les souffrances de nombreuses personnes. C'est le sens de la stratégie de lutte contre les maladies non transmissibles de la Confédération dont on sait qu'elles sont responsables de 80% des coûts de la santé (maladies cardio-vasculaires, cancers, addictions, maladies musculo-squelettiques).

Quid des femmes dans ce système?

Rappelons que ces dernières jouent un rôle déterminant dans la promotion de la santé, car elles interviennent toujours prioritairement dans l'éducation et ont une sensibilité plus aigüe à ce sujet.

Néanmoins, elles souffrent de discriminations injustifiées concernant le montant plus élevé des primes d'assurance maladie au prétexte de la maternité et du fait qu'elles seraient souvent malades, ce qui n'est pas vérifié. Si les femmes manquent plus fréquemment leur travail, c'est en raison des soins apportés aux enfants, la société leur attribuant encore le rôle de gardienne du foyer.

Des enquêtes récentes démontrent que les femmes ne sont pas prises suffisamment au sérieux par les personnels de santé. Elles souffrent du sexisme ordinaire qui tend à faire croire qu'elles sont trop émotives, qu'elles exagèrent leurs maux. Elles ne bénéficient donc pas toujours des soins adéquats. Les femmes sont par exemple sous-diagnostiquées en matière d'infarctus du myocarde et d'AVC, causes importantes de mortalité chez elles. Enfin, les recherches et essais cliniques étaient encore récemment effectués exclusivement sur les hommes avec comme conséquences la prescription de médicaments inadaptés à certaines femmes.

Un autre aspect très préoccupant réside dans le fait que les femmes sont encore trop souvent victimes de violences domestiques avec de graves conséquences sur leur intégrité physique et psychique

et donc leur état de santé. Sans oublier le harcèlement sexuel dont les dégâts sur les victimes sont reconnus.

Ces constats démontrent la nécessité absolue de contrer les préjugés sexistes, de modifier notre représentation des besoins des femmes en matière de santé et au final de changer en profondeur la nature des relations entre les sexes.

C'est à ce prix que la société augmentera le bien-être non seulement des femmes mais de l'ensemble de ses membres.



BIBLIOTHÈQUE DE GRÈVE

Livre, BD, podcast, tableau, film, sont des sources culturelles inépuisables pour s'ouvrir au monde, augmenter notre niveau de conscience, et nous donner les moyens intellectuels, émotionnels, communicationnels de renverser le patriarcat, construire une société nouvelle. Si, en plus de nous faire grandir, cette petite bibliothèque électorale invitait chacun.e à acquérir l'une de ces pièces dans une librairie indépendante de Genève, nous en serions comblé.e.s.



CHLOÉ BERTHET

Mary Beard, *Les femmes et le pouvoir: un manifeste*, Éditions Perrin, 2018.

Les femmes et le pouvoir : un manifeste rassemble deux conférences données par l'historienne britannique Mary Beard pour la *London Review of Books* autour de la question de l'exclusion des femmes de la parole publique dans les cultures occidentales. Professeure de littérature ancienne à Cambridge réunissant 200'000 abonné.e.s sur Twitter, Mary Beard essuie régulièrement des commentaires injurieux et des menaces d'une violence extrême à la suite de la publication de ses opinions. Portant sur ce constat un regard d'historienne, elle postule que les mécanismes encore à l'œuvre aujourd'hui pour imposer le silence aux femmes sont « *profondément enracinés dans la culture occidentale* ». Relisant les grands textes de la tradition antique, elle rappelle à quel point la pratique du discours public constituait un des critères définissant la masculinité et le passage à l'âge adulte des garçons. Mais plutôt que de travailler à changer notre vision des femmes, l'antiquisante suggère que c'est notre conception du pouvoir qu'il serait utile de repenser. Critiquant la notion de leadership et citant l'exemple des trois femmes noires fondatrices du mouvement *Black Lives Matter*, Mary Beard plaide en effet pour envisager l'autorité et le pouvoir comme dissociés du prestige public et non en tant que possession d'une petite élite mais plutôt comme « *l'aptitude à être efficaces, à pouvoir changer le monde [...] ensemble aussi bien qu'individuellement* ».

OLIVIA BESSAT

Liv Strömquist - *I'm Every Women et L'Origine du Monde* - Éditions Rackam.

Pas le genre de BD qui se lit en 30 minutes, les livres de Liv Strömquist nous éclairent et nous éduquent autant qu'ils nous font rire ou nous atterrent. Prenant le contre-pied d'ouvrages attendus rendant la part belle aux femmes ayant accompli des choses formidables, Liv Strömquist passe en revue les compagnes de « *grands hommes* » restées dans le sillage de ceux-ci, et leur rend enfin justice. Karl Marx, Elvis Presley, Staline, auraient-ils eu le destin qu'on leur connaît sans elles? À signaler également l'excellent *L'Origine du Monde*, dénonçant comment l'obsession des hommes pour nos vulves, clitoris, vagins, utérus et autres ovaires nous aura valu des siècles de répression sexuelle.

OLIVIA BESSAT

Emma, *Un autre regard 1, 2 et 3* - Éditions Massot.

Via son site Emmaclit.com, dont certaines bandes dessinées ont été réunies et publiées en trois tomes, Emma nous a offert des mots et des images pour illustrer ce qu'est la charge mentale des femmes, et nous a permis de nous sentir moins seules face aux « *Fallait demander!* » (la BD du même nom ayant été partagé une

multitude de fois sur les réseaux sociaux, La Charge mentale est maintenant traduit en espagnol et en anglais). Les dessins d'Emma, c'est la force tranquille : ils déconstruisent intelligemment, simplement, mettent le doigt où ça fait mal sans agresser, transmettent et fédèrent. Ils sont aussi engagés: climat, référendum d'initiative citoyenne, réforme de l'école française, droit à l'avortement, pas de limite!

SYLVAIN THÉVOZ

Femme sauvage, Tom Tirabosco, Éditions Futuropolis, 2019

Dans cette bande dessinée puissante, animale, une jeune femme survivaliste trace son chemin vers une nouvelle humanité. Par ce récit sombre et optimiste à la fois, avec un dessin touchant au sacré et au mystique, Tirabosco nous offre un regard lucide sur la fin du monde et de nouveaux enfantements. Chez les Rebels, on abat des drones, fait pousser des courges, et accueille l'étranger. Une société plus humaine naît sur les décombres de la société capitaliste. Décapant.

ULRICH JOTTERAND

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, Éditions Le Tripode, 2005.

Goliarda Sapienza, *Carnets*, Éditions Le Tripode, 2019.

Qu'est-ce que la vie, si tu ne t'arrêtes pas un instant pour la repenser
(Goliarda Sapienza).

La lecture de textes littéraires peut être un sympathique dérivatif. Une distraction sans grande conséquence. Mais heureusement, de grandes œuvres nous prennent parfois par le collet, nous secouent littéralement et offrent l'opportunité de nous interroger sur nous, les autres et le monde. Beaucoup plus rarement, il nous est donné de vivre une telle aventure inopinément avec une œuvre récente. *L'Art de la joie*, un roman de plus de 600 pages, offre une expérience rare, au fil des pages, de découvrir un chef-d'œuvre. Modesta, l'héroïne de *L'Art de la joie*, est une figure de liberté radicale et hors du commun. Elle fait table rase des conventions sociales. Elle est amoureuse mais droite dans sa quête, adversaire du fascisme, antistalinienne mais marxiste. Née dans une famille pauvre, pensionnaire un temps dans un couvent, Modesta vit dans une famille aristocratique dont elle va prendre le contrôle. Elle séduit des femmes, des hommes de tout milieu. Dans cette Sicile mafieuse, paternaliste et catholique, ce personnage de papier transgresse toutes les règles, développe une force vitale magnifique.

Par un travail stylistique remarquable, Goliarda Sapienza orchestre les genres du sublime au trivial, du réalisme au fantastique, du poétique au théâtral, et bouscule le lecteur parce qu'elle se garde bien de l'accompagner. C'est à lui de se débattre dans ce tohu-bohu romanesque, de trouver du sens, l'art de la joie littéraire, un peu à la manière de Modesta.

Figure incompréhensible dans l'Italie du XX^e siècle, Goliarda Sapienza ne verra pas ce roman édité de son vivant, car il dérange trop. Et l'auteure, féministe et contestataire, restera une figure méconnue, rejetée parce que trop libre en fait. Malgré les efforts de son compagnon pour faire éditer *L'Art de la joie*, c'est d'abord au travers d'une édition partielle en Allemagne puis enfin en France en 2005 que l'Italie (re)découvre en cette auteure une écrivaine italienne majeure du XX^e dont le parcours de vie (1924-1996) est atypique à plus d'un titre. Son père, Giuseppe Sapienza, avocat, est un leader du socialisme sicilien, sa mère, Maria Giudice, est directrice du journal de la section turinoise du Parti socialiste italien, *Le Cri du Peuple*, qui compte Gramsci parmi ses rédacteurs.

Dans cette famille socialiste libertaire, Goliarda bénéficie d'une éducation originale à l'écart des écoles fascistes. Après une formation de comédienne, elle poursuit sans percer une carrière cinématographique et théâtrale. À la fin des années soixante, elle abandonne la scène et se consacre à l'écriture autobiographique. L'écriture de *L'Art de la Joie* lui demande 10 ans. Après l'échec éditorial, sous l'impulsion de son compagnon, elle écrit des Carnets qui viennent d'être - partiellement - traduits en français et dont Virginie Despentes cerne remarquablement les enjeux :

Ce qui caractérise Goliarda Sapienza n'est ni la poésie de certaines formulations, ni les très belles phrases qu'elle compose, ni le goût pour les moments de vie sans douleur, ni la drôlerie ou l'humour élégant, ni l'intelligence d'analyse, la perspicacité dont elle fait preuve, ni le courage de ses engagements, ni la complexité de l'autoportrait qu'elle compose pendant seize années (entre 1976 et 1992) - c'est sa façon unique d'être prête à accueillir la vérité. Politique et intime. Sur elle et sur ses proches. Quand bien même cette vérité remettrait en question tout ce qui constitue son monde.

Et c'est aussi cette pudeur pugnace. Car elle ne se plaint pas, mais on sent derrière chaque page la patte de la terreur posée sur son épaule, qu'elle écrive ou qu'elle traverse Rome ou qu'elle voyage ou qu'elle dîne ou qu'elle travaille... La patte d'une terreur immense projetée derrière elle, ombre intense et omniprésente [...].

Il s'agit, tous les jours, d'un rite magique - il s'agit pour elle de rester en vie, et de garder raison. De s'opposer à l'emprise totalitaire de la terreur. Et elle y arrive, ce qui est surprenant, jouissif. Et encourageant. Elle garde la queue de la terreur ouverte, l'empêchant de l'avalier - et bien au-delà du style de l'auteure, cette réussite a quelque chose d'éblouissant (Le Monde des livres, 2019).

À lire, absolument...

ULRICH JOTTERAND

Maryelle Budry et Edmée Ollagnier (éd.), *Mais qu'est-ce qu'elles voulaient ? Histoires de vie du MLF à Genève, Éditions d'en Bas, 1999.*

Et les luttes du MLF? Aux oubliettes? Si la grève des femmes de 1991 est restée dans les mémoires, les premières luttes du MLF au début des années septante à Genève méritent d'être rappelées. Se pencher sur cette période en dit long sur les avancées et les blocages des luttes féministes. L'ouvrage coordonne le récit de vie de 6 femmes qu'il serait réducteur de résumer ici. En fin d'ouvrage, une chronologie des années 70 et 80 permet de rappeler des moments importants de l'émergence à Genève du MLF et de ses luttes. On retient ici les actions de la création du mouvement jusqu'à l'instauration de la Loi Veil :

1. le droit à l'avortement;
2. la contraception;
3. obtenir un centre autonome pour les jeunes;
4. former des groupes de conscience ou de parole pour que chaque femme « prenne conscience de sa propre oppression, comme point de départ pour construire l'autonomie des femmes »;
5. défendre les lesbiennes et plus généralement l'homosexualité;
6. combattre le machisme et le paternalisme de gauchistes (LMR) et de syndicalistes;
7. pouvoir parler librement de sexualité;
8. combattre les discriminations dans le travail fondées sur le sexe, l'âge, l'état-civil;
9. des discussions théoriques sur les liens entre lutte de classes et lutte des femmes, sur l'origine et la nature de l'oppression des

- femmes, sur la présence des hommes dans le débat féministe;
10. organiser un troc de vêtements, afin de vivre concrètement « le privé est politique », réagir au gaspillage de la société de consommation et d'exprimer une sonorité économique;
11. actions publiques sur les thèmes: viol, avortement, image de la femme, travail ménager / travail à l'extérieur, féminin-masculin-MLF;
12. publier « Contraception et avortement », brochure d'information du MLF;
13. ouvrir un Centre-Femmes;
14. participer à une coordination nationale sur les thèmes: féminisme et politique, sexualité, centres-femmes, salaire ménager, organisation des structures, avortement;
15. organiser avec 2 membres du Feminist Women's Health Center de Los Angeles, en tournée en Europe une conférence à la salle du Faubourg devant 400 femmes. Elles parlent de « leurs expériences, du procès qu'elles ont contre les médecins, de la lutte des femmes aux États-Unis ». Elles font même une démonstration d'auto-examen sur scène. Cette manifestation lancera le groupe « self-help »;
16. publier un « Journal des Femmes », publication du MLF suisse;
17. obtenir un avortement sous anesthésie locale à la maternité;
18. installer la première « commune de femmes » de Genève, composée exclusivement de femmes et d'enfants;
19. participer à des rencontres internationales des femmes avec des thèmes tels que salaire ménager, médecine pour les femmes, travail salarié, politiques des lesbiennes, situation des mères, études féministes, créativité;

Le 29 NOVEMBRE 1974, la loi Veil légalise l'IVG (interruption volontaire de grossesse). Cet événement symbolise pour les Genevoises aussi la récompense d'années de luttes féministes en faveur de l'avortement.

Beaucoup de reconnaissance à ces femmes en lutte dont certaines seront sans aucun doute mobilisées le 14 juin.

REVUE DE BLOGS PAR OLIVIA BESSAT

La Poudre et Dans le Genre

Podcast de la « Team Meuf » qui se revendique de la sororité, **La Poudre** propose des entretiens avec des femmes « inspirantes, artistes, activistes, politiques », rembobinant le fil de la vie de ses invitées et captant leurs expériences, leurs convictions et leur combat. Dans la même veine, **Dans le Genre**, un podcast de Radio Nova, interroge une ribambelle de personnalités sur leur rapport au genre et à leur identité, qui parfois se prennent les pieds dans le tapis. À noter également une playlist à chaque épisode, dont un gros coup de cœur pour celle de Félix Maritaud et d'Ovidie.

Les couilles sur la table

Mon collègue me demande ce que j'écoute. Je lui réponds « Les Couilles sur la Table ». Malaise. Podcast Binge sur les masculinités (continuez à lire svp!), c'est chaque aspect de la mystique patriarcale qui est passé à la moulinette. Qu'est-ce qu'être un homme, et qu'est-ce que ça implique? Mythes de la virilité, villes viriles, masculinité noire, l'entreprise comme fabrique du sexisme, auto-critique de mâles, des tutos sur comment bien s'excuser, des témoignages d'hommes trans et des éléments de langage (épïcène aussi)... un podcast pour tout le monde (TOUTES+TOUS)!

Quoi de meuf ?

Le pitch de ce podcast nous promet de la « conversation générationnelle et intersectionnelle sur la pop culture ». Il ne ment pas: on y discute de féminisme, de PMA, de boys clubs et autre ligue du LOL, d'orgasme, de périmée, de RuPaul's Drag Race, de règles, de consentement pour les nuls, de littérature jeunesse féministe, de critique de livres et de séries, de bisexualité et j'en passe. Ah, et ajoutons que le journal Marianne a qualifié ce podcast de « gloubi boulga indigéniste », ce qui mérite au moins une écoute pour faire à sa rédaction un doigt d'honneur auditatif.

LE MOULE À BEAUF



OLIVIA BESSAT

Comme beaucoup de femmes, je me réjouis de la grève du 14 juin. J'ai aussi apprécié les récents articles du Courrier et du Temps qu'auront/que devraient (je marche sur des coquilles d'œuf en patins de hockey) avoir les hommes dans la grève. Une clarification pour moi nécessaire, pour une raison qui va au-delà de considérations militantes: j'ai un fils, et quand on parle de la place des hommes, on parle aussi de sa place à lui.

Je dois penser mon féminisme en tant que mère d'un garçon (qui sera ce qu'il est, cis ou non), à la lumière de la place que mon fils a dans ma vie et de celle que j'aimerais qu'il ait dans le monde, avec les responsabilités dans la reproduction ou non du patriarcat que ça implique. Car je ne lui souhaite rien de plus que ce que je souhaite à toutes les femmes : d'être libre d'être qui il/elle est, et heureux-se, sans casser ni les couilles ni les ovaires à quiconque.

À la chasse aux automatismes sexistes

Ma contribution et ma responsabilité en tant que mère consistent tout d'abord à déconstruire le sexisme et les inégalités, et à nous interroger sur la masculinité. Éduquer un fils féministe, c'est d'abord se déconditionner du sexisme, bienveillant ou non, qui nous entoure partout et tout le temps. Ce n'est pas seulement les bons gros clichés qu'il faut déconstruire, c'est aussi ce qu'on a intégré comme règle explicite ou implicite de fonctionnement genré. Non, le cerveau des garçons n'est pas programmé pour lire les cartes routières. Jouer à la poupée ne rend pas gay. Le rose, c'est pour tout le monde. C'est

aussi se rendre compte qu'on a beaucoup internalisé les différences de genre : est-ce que je réagis mieux à l'agitation de mon fils (« normal, c'est un garçon ») qu'à celle de ma fille ? Est-ce que je m'interdis de porter du rose parce que c'est estampillé « truc de fille » ? Est-ce que je fais exprès d'en faire porter à mon fils pour qu'il intègre bien que ce soit pour tout le monde ? Quid de ses interactions sociales, comment l'armer au quotidien contre le sexisme ambiant pour ne pas qu'il y prenne part, contre le mépris et la peur de la différence au sens large, surtout quand on a soi-même subi nombre de rejets et moqueries ? Au secours.

Penser la fabrique de la masculinité dès l'enfance

C'est donc avec un grand soulagement que je me suis procuré dès sa sortie le livre d'Aurélia Blanc: *Tu seras un homme féministe mon fils*, un manuel d'éducation anti-sexiste pour des garçons libres et heureux. A-t-on vraiment besoin d'un manuel ? La réponse est OUI (ceci n'engage que moi) ! Tout comme on ne naît pas femme, on ne naît pas homme: on le devient, et selon des codes tout aussi normatifs. Les injonctions pleuvent: l'homme ne pleure pas, sauf quand son équipe gagne. Il aime le sport d'équipe, les signes ostentatoires de vitesse et de force (la voiture, au hasard ?) et pas les « trucs de gonzesse », il tape amicalement le croupion de ses coéquipiers au vestiaire, mais « attention gros, j'suis pas pédé », il enseigne à son fils de mettre une mandale à celui qui lui manque de respect, il travaille tard le soir et quand il rentre, il dit à Maman que son rôti était trop cuit. Le moule à garçons est un moule à beaufs. Il est grand temps de promouvoir des modèles masculins alternatifs, tout comme on promeut des femmes au destin admirable, passées sous silence, dès le plus jeune âge. Tout comme on devrait aussi promouvoir que le monde binaire est bien trop étroit pour nous accueillir toutes et tous, que les « trucs de filles » et les « trucs de garçons », c'est un filtre qu'on a construit et qui rapporte beaucoup, surtout sur les dos

des femmes. Par exemple, la coupe de cheveux courte toujours plus chère que celle des hommes, car « faut bien soigner le cheveu de la femme plus, sinon c'est moche, donc c'est plus cher » (je ne l'invente pas, et j'ai changé de salon).



Quand tes privilèges sont le prix de ma place, passe à la caisse ?

Mais ma responsabilité en tant que femme élevant un garçon potentiellement de « l'aristocratie de genre » (selon une formule de Paul B. Preciado pour désigner la présence archi-dominante des cisgenres blancs occidentaux), c'est aussi de mettre mon fils dans les rails du disempowerment. La femme étant malheureusement une figure aliénée par la culture dominante masculine (*dixit Beauvoir*), il est nécessaire pour les hommes en général, autant pour ceux qui s'en « balek » que des hommes féministes (dont certains feraient bien de revoir leur copie, amis à tee-shirts « This is what a feminist looks like »), de reconnaître non seulement leurs privilèges, mais aussi la perte de pouvoir volontaire qui doit aller avec. Le fameux lâcher prise. Ce processus doit-il être radical, violent ? Je pense à mon fils. Je ne lui souhaite ni de vivre dans l'aliénation de la culpabilité d'être du genre qui en a opprimé un autre et continue de le faire, ni de se dire que le féminisme n'est pas sa bataille. Je lui souhaite une masculinité apaisée, bienveillante et quitte à ce que la parole masculine soit encore archidominante pour un moment, qu'il s'en serve pour faire de la place aux autres.

LE GROUPE ÉGALITÉ



JANNICK FRIGENTI EMPANA, YOUNISS MUSSA,
CO-PRÉSIDENT.E.S GROUPE ÉGALITÉ PSG



Le groupe égalité du PSG connaît une nouvelle présidence, dans une formule de coprésidence avec une femme, Jannick Frigenti Empana, et un homme, Youniss Mussa. Le groupe s'est rapidement saisi de la thématique de la grève des femmes, grève féministe du 14 juin 2019.*

Très vite, le groupe a dû repenser sa compréhension du mot femme et du mot homme et se pencher sur la triade 1) sexe, 2) genre, 3) sexualité. Le sexe est le niveau de sexuaction biologique; le genre est la construction du masculin et du féminin, dans son rôle, dans son expression, son identité; et enfin la sexualité est l'orientation affective et sexuelle. Poser cette triade et la comprendre permet d'aborder le fameux « cisgenre ». Un homme ou une femme cisgenre, c'est un homme ou une femme qui se reconnaît dans le genre qui lui a été assigné à la naissance.

Ces définitions ont leur importance dans le cadre de la grève des femmes* grève féministe. En effet il a été demandé aux hommes cisgenres de ne pas s'imposer pendant la grève. Par ailleurs, une soirée d'empowerment, dans le cadre du groupe égalité du PSG, entièrement dédiée aux femmes et où les hommes n'étaient pas conviés, a provoqué moult réactions au sein du parti.

Nouveautés de la grève de 2019

La grève des femmes de 2019 questionne, interpelle. Celle de 1991 était peut-être plus simple d'accès. On y parlait de femmes, du rôle qu'elles occupaient au travail, à la maison, dans la société. L'égalité salariale, le congé maternité, étaient les revendications principales. On nous a dit que cette grève avait été festive, que les hommes s'étaient montrés solidaires; le souvenir, vif, qu'il en reste, fait plaisir à voir et à écouter auprès des « anciennes ». Il n'était pas question alors de sexe, de genre et de sexualité, pas question de cisgenre et il n'y avait pas d'astérisque... voire rares étaient les personnes qui savaient de quoi il en retournait.

Mais voilà, la société a évolué en 28 ans! Et le Parti socialiste genevois, comme d'autres, se retrouve confronté à de nouveaux vocabulaires et au dépassement du genre! Il est aujourd'hui demandé que les questions du genre et de la sexualité soient entièrement prises en considération dans le débat, et du débat, il y en a.

La soirée empowerment conduite par le groupe égalité a suscité de multiples interrogations; le 8 mars, journée internationale pour le droit des femmes a connu un écho défavorable, car son cortège du soir excluait les hommes cisgenres; enfin, la grève du 14 juin interrogée par l'astérisque apposé au mot femme, astérisque qui renseigne sur le fait qu'est bienvenue à la manifestation toute personne qui n'est pas un homme cisgenre.

Un groupe reflet de son époque

Le groupe égalité du PSG se veut le reflet de son époque. Il désire à la fois intégrer les revendications féministes, femmes*, femmes racisées, homosexuelles, trans, bi, inter, pan-sexuelles, personnes queer, à celles de l'égalité entre femmes et hommes, hommes*, etc. Le groupe estime que l'égalité c'est la sortie de l'hégémonie telle qu'elle est représentée en Occident: masculine, blanche et hétérosexuelle...

Si le groupe égalité entre de plain-pied dans le XXI^e siècle sur les questions de sexe, genre et sexualité, il n'oublie pas non plus les fondements du socialisme et sa lutte pour une meilleure répartition des richesses. Et c'est pour cette raison que le flyer aux couleurs du groupe égalité du PSG, édité pour la grève des femmes*, grève féministe, contient 5 revendications issues du sondage interne réalisé en mai, dont la toute première exige qu'à travail égal le salaire soit égal. Ce n'est qu'ainsi que les opprimé.e.s, les discriminé.e.s, renverseront les rapports de force et se réapproprieront le pouvoir. Et, en qualité de socialistes, nous travaillerons main dans la main, femmes et hommes, femmes* et hommes*, à sa réalisation.



QUOTAS DANS LA CULTURE ?



JOËLLE BERTOSSA, COPRÉSIDENTE PSVG

La culture! Un bien beau mot qu'on décline d'ailleurs au féminin. Mais la culture, ce sont des domaines variés et distincts. Et en matière d'égalité homme-femme, chaque domaine a ses propres maux.

Derrière les rideaux des théâtres, aux postes de direction, on constate qu'il y a une quasi-parité à Genève. Dans notre Canton, sur 20 postes de direction, 9 sont tenus par des femmes. Soit 45% de femmes directrices ou co-directrices. Ceci est largement lié à la volonté et à l'action politique de nos élus. On peut saluer le bon travail effectué par Sami Kanaan à ce sujet. À noter cependant qu'aucune femme n'a jamais dirigé le Grand Théâtre, l'institution la plus richement dotée, ni l'OSR, ce qui n'est pas anodin. Nommer des femmes à la tête des théâtres, c'est aussi lutter contre l'inégalité de la représentation sur scène des rôles féminins. Les directrices sont plus attentives à ces questions dans le choix des pièces retenues et cherchent plus l'équilibre des metteurs et metteuses en scène. C'est en modifiant la tête des institutions que le reste évolue.

Un constat sans appel

Dans le domaine du cinéma, les chiffres révélés par l'OFC et CINEFOROM, les deux principaux fonds publics de soutien, montrent une inégalité écrasante entre

hommes et femmes aux postes clés. Seuls 25 à 35% des films suisses sont réalisés par des femmes; et ces mêmes films sont systématiquement dotés d'un budget plus bas que ceux des hommes. Même constat que pour les institutions théâtrales les plus riches, les femmes ne semblent pas passer la rampe des gros budgets!

Le pourcentage est aussi déséquilibré pour tous les chefs de postes sur un tournage. Si les femmes restent majoritaires au maquillage, à la coiffure ou aux costumes, très peu accèdent aux fonctions les plus valorisées comme chef opérateur, chef décorateur, régisseur général, etc. Les équipes sont constituées par les producteurs.trices et les réalisateurs.trices, deux fonctions encore largement dominées par les hommes, il n'est dès lors pas difficile de trouver un lien de cause à effet.

La riposte s'organise

Contre ce phénomène, des associations féministes ont fait signer des chartes demandant l'égalité dans les comités de sélection, les postes de direction et les films sélectionnés dans les festivals. Les plus prestigieux ont signé avec enthousiasme cette charte non contraignante, comme Cannes, Locarno ou Visions du Réel. Une fois de plus, c'est en forçant une présence féminine tout en haut de l'organigramme que les choses pourront réellement changer.

Dans le domaine de la musique, force est de constater que le jazz et le rock restent des bastions très largement machos. Les

femmes tiennent soit le micro, soit sont assises derrière un piano. Selon les chiffres avancés par l'association HelvetiaRockt, qui milite pour que plus de femmes soient présentes dans l'industrie musicale, elles ne représenteraient que 2% dans la production musicale. La présence des artistes femmes sur les scènes pop, rock et jazz ne serait que de 25% et le pourcentage de professeuses dans les conservatoires (moyenne suisse) avoisinerait les 18% à peine, alors qu'on compte près de 50% de femmes sur les bancs de ces mêmes écoles de musique. Au conservatoire de Genève où sont enseignés la musique et le théâtre, la proportion est nettement plus élevée, avec 40% d'enseignantes.

Mobilisation pour davantage d'égalité

Comme pour le cinéma, des associations ont lancé une campagne pour instaurer une égalité des sexes dans la programmation des festivals de musique. Une centaine d'organismes ont signé le manifeste, trois festivals suisses l'ont fait, mais ni le Montreux Jazz Festival ni le Paléo. Si l'on veut une égalité dans les domaines culturels, comme dans d'autres domaines d'ailleurs, il faut partir du haut de l'échelle et forcer le système à évoluer. C'est en ayant des femmes au pouvoir que l'égalité s'incarne et se manifeste. C'est en cherchant la femme qu'on la trouve! Cela vaut pour la Ville de Genève, pour le Canton ou au niveau national.



SANDRINE SALERNO

SAMI KANAAN

ENTRETIEN CROISÉ

Nous avons invité nos deux magistrat.e.s Sandrine Salerno et Sami Kanaan à se poser des questions politiques et personnelles touchant à leur genre, leur identité et à s'exprimer sur leur manière de vivre leur féminisme.

Sandrine Salerno: Sami, si tu avais été une femme, laquelle aurais-tu souhaité incarner ?

Sami Kanaan: Un mélange de Ruth Dreifuss, Christiane Brunner, Micheline Calmy Rey et Rosa Luxembourg. Ou alors Billie Jean King, joueuse de tennis connue pour son engagement en faveur de l'égalité des sexes et de la reconnaissance du sport féminin. Elle a battu Bobby Riggs, numéro un mondial au milieu des années 1940, alors âgé de cinquante-cinq ans en 1973. Elle a osé défier un milieu totalement masculin et s'est affirmée contre les préjugés de son temps.

Sami Kanaan: Sandrine, à quel âge as-tu développé une conscience féministe ?

Sandrine Salerno: Quand j'ai commencé à travailler au Centre de Contact Suisses-Immigrés. Mon entrée dans la vie professionnelle m'a en effet rapidement confrontée aux inégalités structurelles, mais également au fait que les discriminations s'ajoutent les unes aux autres, se cumulent et se renforcent. Les femmes sont discriminées, mais les femmes immigrées le sont plus encore.

SaS: As-tu déjà assisté à une scène de sexisme ordinaire ? Ta réaction ?

SK: Je suis régulièrement témoin de scènes de sexisme ordinaire dans le

monde politique en général, y compris même lors des réunions du Conseil administratif, et cela m'affecte vraiment. La preuve que le sexisme ordinaire touche tous les milieux, toutes les classes sociales. Je réagis alors en prenant la parole. De nombreuses amies m'ont raconté à quel point elles subissent le sexisme ordinaire dans l'espace public, en se faisant également « allumer », ce qui constitue une agression. Cela me choque profondément. Si je suis témoin, je suis un allié quand je réagis. Il ne faut rien laisser passer, ni garder le silence.

SK: Si tu avais été un homme célèbre, lequel aurais-tu voulu être ?

SaS: J'hésiterai entre Robert Badinter, Nelson Mandela ou un musicien. Ce serait forcément un homme avec une vision, un projet et une forme d'inspiration.

SaS: Quel type de féministe es-tu ?

SK: Je suis un féministe qui s'affirme par des actes et des prises de position claires. J'ai adhéré par exemple au groupe des gender champions, un réseau de personnalités issues à l'origine de la Genève internationale qui s'engagent contre la domination encore forte des hommes dans les cérémonies officielles, les discours, les panels, etc. Je suis féministe quand j'essaie de ne pas me laisser enfermer dans les représentations machistes ou virilistes dans lesquelles certains réduisent les hommes.

SK: Faut-il défendre l'égalité femme-homme ou sortir de la société des genres prédéfinis ?

SaS: Aujourd'hui, on ne réussit pas encore à changer les mécanismes de construction de l'identité et des stéréotypes. On est massivement enlgué.e.s dans la culture machiste dominante. L'étape visant à

sortir du binarisme homme-femme viendra après l'égalité. Intellectuellement, réfléchir à ces questions est intéressant et important, mais il faut aussi faire attention à sensibiliser plus largement.

SaS: Y a-t-il une personnalité féminine qui a influencé ta vie ?

SK: Oui, Christiane Brunner. En 1993, sa non-élection lorsqu'elle s'était candidate pour le Conseil fédéral m'a beaucoup touché et fait réfléchir sur les inégalités de genre, comme un très mauvais remake de la non-élection précédente, celle de Lilian Uchtenhagen en 1983. Nous étions deux ans après la grève de 1991, et le chemin d'une femme était toujours violemment barré. C'était injuste et l'exemple que rien n'était acquis, jamais.

SK: Si je t'invite à partager un vestiaire neutre ou à utiliser une toilette mixte, tu suis ?

SaS: Non ! Je suis peut-être vieille école, mais je n'ai aucune envie d'aller dans des toilettes qui ne seraient pas genrées. Ceci étant, il est important que la ville soit inclusive, et que nous soyons très attentives et attentifs aux besoins des personnes trans. Ce sont des personnes minoritaires, très exposées et très vulnérables. Nous devons donc proposer ce type de lieu pour que chacun.e puisse se sentir à l'aise.

SaS: Qu'est-ce que la charge mentale pour toi ?

SK: C'est être « maire » d'une maisonnée, mais sans salaire ni reconnaissance. Et c'est souvent pour les mères que revient la charge mentale de se soucier d'un millier de choses, en prenant en charge d'une manière insidieuse quantité d'éléments importants du quotidien, au risque d'y perdre pied.



SK : Quand tu croises des femmes qui te disent que l'on n'est pas dans une société si inégalitaire que cela, que leur réponds-tu ?

SaS : Franchement, j'en croise de moins en moins. Dans toutes les classes sociales, tous les milieux, que ce soit dans des cercles privés ou publics, professionnels, ou amicaux, dans toutes les sphères et toutes les classes, les femmes se sentent aujourd'hui plus en droit de parler de leur vécu sans passer pour des rabat-joie ou des mijaurées. La parole s'est libérée, et ça s'entend. Et la vérité c'est cela : il n'y a pas une femme qui n'a pas été victime de sexisme ordinaire, pas une femme à qui cela n'est pas arrivé. N'importe quelle femme, de n'importe quel âge, dans n'importe quel quartier, s'est vue confronter au sexisme ordinaire. Une femme, par exemple, quand elle conduit, si elle prend deux secondes pour faire une manœuvre, se fait klaxonner. Harcèlement, blagues sexistes, sexisme ordinaire, il n'est plus possible aujourd'hui de nier les faits.

SaS : Que mets-tu en œuvre pour favoriser l'égalité entre les femmes et les hommes au sein de ton département ?

SK : J'agis à plusieurs niveaux, consacrant mon énergie à faire voler en éclat les plafonds de verre et les freins invisibles, notamment en encourageant les temps partiels pour les cadres supérieurs.e.s. Nous avons collaboré avec le festival artistique, culturel et politique des Créatives, qui poursuit une action forte et engagée

pour les droits des femmes, afin de mieux documenter les inégalités dans l'obtention de postes à responsabilité dans la culture pour les femmes, et les actions pour y remédier. Bien que majoritaires, elles sont encore grandement sous-représentées. Lors des dernières nominations des scènes culturelles, j'ai souhaité renforcer l'attention à la dimension de genre. Mais plus largement, le statut précaire d'artiste est pire pour les femmes que pour les hommes, comme dans les autres domaines professionnels de la société. L'effort doit être poursuivi, dans et hors de mon département.

SaS : Tu es toujours célibataire à 55 ans. Est-ce que les femmes te font peur ?

SK : Oh non. Mais peut-être que je ne devrais pas répondre à cette question. Je me demande d'ailleurs comment elle serait perçue si elle avait été posée par un homme à une femme célibataire de 55 ans ?

SK : Y a-t-il une situation de sexisme ordinaire qui t'a particulièrement choquée ?

SaS : Du sexisme ordinaire, j'en vois tous les jours, tout le temps, et c'est cela qui me choque. C'est omniprésent. On le voit à la manière dont certains parlent, dont les hommes bougent, se comportent. Dans les relations professionnelles ou en privé. La politique reste un bastion du sexisme ordinaire. Les hommes briguent des postes de pouvoir sans jamais remettre en question leurs compétences. Les rapports de force

machiste sont bien ancrés : ça hausse la voix, ça tape du poing sur la table, ça intimide. Quand je suis arrivée en commission des finances, il n'y avait eu qu'une seule femme avant moi. La première remarque que j'ai entendue, c'était : « Voilà une jeune femme, ça va enfin nous faire un peu d'air frais ». J'espère qu'un jour nous arriverons à faire en sorte que ce genre de remarque n'existe plus.

SK : T'est-il aussi arrivé de taper du poing sur la table ?

SaS : Non. La politique comprend certes des rapports de force et j'en ai tenu plus d'un. Toutefois, selon moi, la politique c'est d'abord une discussion, une négociation, dans le but de trouver un compromis. Pour y arriver, il faut bien sûr être forte sur ses positions, les tenir. Mais toujours dans l'idée d'arriver vers une solution partagée.

NOUVELLE VAGUE

FÉMINISTE



SARA KASME, CHARGÉE DE COMMUNICATION À F-INFORMATION
LÉONORE HESS, CHARGÉE DE PROJET POUR LE CINÉ-CLUB LES
SŒURS LUMIÈRE ET CHARGÉE DE COMMUNICATION POUR BASTIONS
DE L'ÉGALITÉ

Depuis ses débuts, le féminisme a toujours été un positionnement assez mal vu. Après la première génération qui s'est battue pour obtenir des droits légaux, la génération suivante s'est vue affublée de l'étiquette de militantes « casse-pieds » et « vieille garde ».

Mais depuis 5 ou 10 ans, on constate une nouvelle vague. C'est notamment lié au fait que les jeunes générations ont été éduquées avec un discours disant que l'égalité était acquise et pouvaient avoir l'impression que les combats féministes étaient dépassés, que tout était acquis. Ce sont souvent les premières expériences professionnelles et la maternité qui font douloureusement comprendre que l'égalité est loin d'être acquise. Ainsi, par exemple, on constate que même dans les couples qui se veulent égalitaires, l'arrivée des enfants renforce les stéréotypes de genre. Un état de fait qui découle en grande partie de causes structurelles (absence de congé paternité, socialisation masculine hétéro-normée et misogyne, etc.). Les nouvelles générations ont une approche peut-être plus festive du féminisme qui permet de diffuser ses approches dans une plus large diversité de réseau. Ce sont en partie ces prises de conscience qui ont permis de changer la connotation négative liée au mot « féminisme ».

Ceci étant, les professionnelles de F-Information constatent que depuis la grève de 1991, rien n'a vraiment changé: les lois ont beau avoir été votées, les mentalités n'ont pas évolué. Les jeunes générations de femmes viennent toujours à l'associa-

tion pour dénoncer les mêmes abus et oppressions que leurs aînées. Ainsi, la violence conjugale n'a en rien diminué. Le seul point positif, c'est une libération de la parole: les femmes parlent plus facilement et ont moins honte. Avec des bémols sur certains sujets qui demeurent tabous, dont le viol conjugal.

F-Information profite de la vague pour continuer à faire passer ses messages visant à faire changer, enfin, les stéréotypes.

Bastions de l'égalité Historique

Fin 2005, F-Information et d'autres associations du Réseau femmes avaient monté un projet pour occuper l'espace public et visibiliser le travail des associations féminines de Genève. Le projet avait été déposé auprès de la conseillère d'État Martine Brunschwig-Graf, mais n'avait pas reçu de soutien. Les associations avaient donc renoncé, faute de moyens.

En 2016, le Centre de liaison des associations féminines genevoises (CLAFG) a émis l'idée d'une manifestation dans l'espace public. F-Information a donc ressorti le projet et un groupe de copilotage réunissant les différents Services égalité du canton (BPEV), de la Ville (Agenda 21), de l'Université, le Réseau Femmes (représenté par F-Information), et le CLAFG a été mis sur pied.

Objectifs

Occuper l'espace public de manière positive et festive pour visibiliser le travail des associations féminines et féministes de Genève, faire prendre conscience des inégalités persistantes dans tous les domaines de la vie des femmes et offrir une vision

complète et transversale de ces inégalités, nourrir l'empowerment féminin grâce à la force du collectif: une soixantaine d'associations travaillant dans les domaines du genre et de l'égalité qui se rassemblent pour monter un événement commun, c'est complètement inédit à Genève!

Les animations proposées par les associations permettent de faire ressortir la diversité des domaines dans lesquels la lutte contre les inégalités de genre est encore indispensable. Une réalité observée au quotidien par l'équipe de F-Information au travers des consultations. Mais si ce constat est sans appel, les associations présentes à Bastions de l'égalité proposent de montrer ce qui est fait pour faire bouger les choses.

Grâce aux points thématiques, la manifestation permettra de montrer que les oppressions que subissent les femmes pèsent sur la société dans son ensemble, qu'il s'agisse de politique, de modèles familiaux, d'éducation, de santé, de sexualité, d'accès à la culture.

Grève

Faire commencer les Bastions de l'égalité à la suite de la Grève des femmes crée une belle articulation entre deux orientations complémentaires: d'une part le défilé dans la rue, qui permet aux femmes d'exprimer haut et fort leur ras-le-bol et d'autre part une manifestation plus festive et ludique, axée sur la sensibilisation et la réflexion, destinée à toutes et tous, pour contribuer à changer les regards et mentalités. Si la marche de la grève concerne essentiellement les femmes, Bastions de l'égalité s'adresse aussi bien aux familles, aux hommes, aux enfants, aux jeunes ou aux aîné-e-s par une grande variété de biais, professionnels, ludiques ou festifs.

F-Information sera présente à la grève en tant qu'association. Les bureaux seront fermés le 14 juin et les usagères et membres de l'association sont invitées à des ateliers pour préparer la marche de manière collective. Cette démarche et la communication à travers les réseaux d'échanges et de savoirs de F-Information permettent aussi d'intégrer à la marche des femmes qui n'osent pas nécessairement revendiquer leurs droits de manière affirmée ou pour qui prendre de la place dans l'espace public est plus difficile voire risqué, notamment à cause de pressions exercées par leur entourage, leur conjoint ou leurs supérieur·e·s hiérarchiques. Le public de F-Information n'est pas forcément militant, et c'est important de mobiliser au-delà des rangs des convaincues et des habituées des manifestations.

Les sœurs Lumière: la sensibilisation et l'engagement par le cinéma

Le ciné-club des sœurs Lumière est un cycle de projections né d'une collaboration entre F-Information, lieu d'accueil et d'orientation pour femmes, et les Cinémas du Grütli, cinémas dont la programmation est à la fois issue du patrimoine et des cinématographies émergentes. C'est un projet organisé par des femmes exclusivement, que ce soit le comité d'organisation ou les graphistes ayant réalisé notre flyer.

Ce projet s'inscrit dans la mission de F-information dans le sens où il sensibilise aux questions d'égalité — ou d'inégalité! — à travers le medium du cinéma. Par le biais d'une démarche de « médiation culturelle », il mobilise et sensibilise un large public pas toujours convaincu et au courant des questions de genre. Il permet de toucher un public différent des autres activités de F-information (notamment un public cinéphile et un public jeune) et apporte une ouverture sur l'extérieur.

Il est motivé par la nécessité de parler de ce qui se passe derrière ces images: les questions des inégalités et du sexisme qui persistent dans l'industrie cinématographique — comme d'ailleurs dans tous les domaines de la vie! Le nombre trop faible/limité de femmes réalisatrices, l'invisibilisation de leurs films, la difficulté pour elles d'accéder au même type de budget que les hommes, et le peu de reconnaissance de leur travail (sur 71 ans de Festival de Cannes, par exemple, 1 Palme d'Or décernée à Jane Campion, gagnée ex aequo avec un autre réalisateur).

Nous avons pensé cette première édition selon une thématique centrale: quand les femmes s'emparent du cinéma de genre. Cette thématique ne nous a pas seulement

paru intéressante, elle nous a aussi paru importante, car elle en disait beaucoup sur la place des femmes dans le milieu du cinéma. C'est donc une manière de briser d'emblée des stéréotypes; au cinéma, les femmes, qu'elles soient devant ou derrière la caméra, ne sont pas uniquement cantonnées à la sphère de l'intime, du sensible, du sentimentalisme et de la vie privée. Elles sont aussi là où on ne les attend pas. Les quatre réalisatrices qui constituent ce cycle se sont ainsi emparées des genres cinématographiques dont elles sont souvent exclues: le film d'horreur, le western, le thriller ou encore le film fantastique. Elles se sont donc emparées d'un domaine qui est habituellement réservé aux hommes. Et elles commencent ainsi à s'approprier un nouvel espace et construire de nouveaux imaginaires.

Il nous a également semblé nécessaire de proposer un espace de discussion à la suite de chacune des projections et d'inviter des femmes à prendre la parole, à parler des films, afin d'insuffler une dimension politique et sociale aux images, afin aussi de faire circuler la pensée et les travaux des intervenantes, de mettre en valeur leurs recherches et leurs engagements. Leurs témoignages et expertises permettent également de visibiliser les inégalités subsistant dans le milieu de l'audiovisuel et de questionner les stéréotypes associés aux personnages féminins dans le cinéma. Le cinéma étant un reflet de notre société, tout comme la littérature ou le théâtre, il permet de mettre en évidence des stéréotypes persistants dans nos rapports de genre au quotidien.

Quatre séances ont déjà eu lieu de février à juin: elles ont connu un beau succès (entre 70 et 120 personnes par séance) et ont réuni un public varié. Chaque séance a également fait l'objet d'un **podcast animé** par des membres de l'équipe des Sœurs Lumière et coproduit et diffusé par La VostokE, radio genevoise indépendante 100 % féminine (à retrouver sur: <https://radio-vostok.ch/la-vostoke/>).

Nous comptons reconduire le cycle au 1er semestre 2020.

Retrouvez plus d'info sur www.cineclubdessoeurslumiere.com
Suivez les Sœurs Lumière sur Instagram et Facebook



FÉMINITÉS ?



AURÉLIE FRIEDLI, AVOCATE STAGIAIRE, CONSEILLÈRE MUNICIPALE, BERNEX, CANDIDATE AU CONSEIL NATIONAL

En cette année 2019 de grève féministe, on peut se demander comment s'incarne et se réinvente aujourd'hui le fait d'être femme et/ou la féminité. Mais qu'est-ce que la féminité? Et surtout, est-ce que cette question vaut encore la peine d'être posée?*

La féminité, qui signifie l'ensemble des caractères anatomiques et physiologiques propres à la femme*, devient bien souvent l'ensemble des traits psychologiques ou physiologiques considérés comme féminins, soit ceux qui sont reconnus traditionnellement à la femme*.

Si en apparence l'égalité progresse, les femmes* font paradoxalement face à de très fortes injonctions de féminité, précisément. Les attentes de la société quant à nos corps et surtout à la manière de s'en occuper sont présentes au quotidien. Il est attendu que le corps des femmes* ne soit pas laissé au naturel, mais au contraire qu'il soit rendu plus « beau ». Les injonctions sont nombreuses: sois mince, soigne tes cheveux, sois épilée, porte des talons, sois maquillée.

« Rappelons d'abord que les jupes, talons hauts, collants fragiles, bijoux encombrants, lingerie fine, sacs à main et autres accessoires censés être consubstantiels à la féminité ne vont pas de soi. Certaines peuvent préférer une tenue plus pratique, qui leur permet de courir, de travailler en étant libres de leurs mouvements, de brico-

*ler. » (Mona Chollet, *Beauté fatale*, 2012)*
Les mentalités mettent du temps à évoluer. Certes. Mais à certains égards, les injonctions n'ont jamais été aussi fortes, puisque martelées par les médias et la publicité. Sur les réseaux sociaux, celles qui osent dire haut et fort qu'elles ne s'épilent pas le sexe ou qui ont l'outrecuidance de montrer leur cellulite sont exposées à l'opprobre ou au harcèlement de leurs pairs.

Heureusement le body positivisme est également apparu. De plus en plus d'initiatives de sensibilisation et de normalisation d'« autres formes de féminité » voient le jour. Cette année *Januhairy* ou janvier poilu a permis à de nombreuses femmes* à travers le monde d'accepter leur pilosité, parce que oui, nous sommes à poils!

En y participant et en ayant, pour la première fois de ma vie, de longs poils sous les aisselles, je me suis rendue compte que je n'oserais sûrement pas en été. Parce que la pression sociale sur nos corps est trop grande. Parce que je ne supporterais pas les regards qui désapprouvent. Parce que j'ai intégré que le « canon féminin » n'a pas de poils. Mais qu'est-ce que c'est agréable de ne pas penser à ce genre de contraintes pendant quelques mois! Et qu'est-ce que ce serait chouette, si la société foutait la paix aux femmes* avec leur corps!

Quelques mois plus tôt, je m'essayais à ne plus porter de soutien-gorge, alors même que mes seins pendent. Mais qui a décidé d'un canon de beauté des seins? Qui a inventé ce vêtement étrange qui est censé soutenir notre poitrine en toutes occasions? Je me suis alors sentie très libre (et ma poitrine aussi)!

Ces initiatives m'ont permis de me questionner sur ce qu'est la féminité. De me demander ce que la société attend des femmes et leur impose. D'explorer et de définir ce qu'est ma féminité.

J'en suis arrivée à la conclusion suivante: Ce que la société attend de nous? Peu importe! Personne ne peut nous dicter comment investir notre corps, comment le montrer ou non, comment le modifier, comment l'accepter. Chacune a le droit de se réapproprier les codes dits féminins et l'esthétique. Sortons des diktats culturels et de la mode si ceux-ci ne nous conviennent pas ! Conformons-nous y s'ils nous conviennent ou si nous n'avons pas envie de sortir de la norme. Être femme* et/ou féminine appartient à chacune de nous, à nous de déterminer ce que ces termes signifient pour nous.

*« On peut mettre du temps à apprivoiser la féminité ; on peut aussi ne jamais y venir, et ne pas s'en porter plus mal. » (Mona Chollet, *Beauté fatale*, 2012)*

QUEL EST LE GENRE DE NOS ÉLU.E.S À L'EXÉCUTIF ?

Au PS, nous avons développé une politique de quotas avec au minimum 40% du sexe le moins représenté sur les listes électorales. Aujourd'hui, le groupe socialiste est composé de 50% d'élues au Conseil municipal de la Ville de Genève, et au grand Conseil. Il y a la parité en termes de représentation au Conseil d'État et au Conseil administratif de la Ville. Dans l'appareil du parti, les femmes occupent les postes à responsabilité: la secrétaire générale, générale adjointe, secrétaire politique, sont des femmes. L'effort doit se poursuivre et s'intensifier. Et dans les communes ? 7 conseillères administratives socialistes sur 10 sont des femmes. Mais quelle importance le genre a-t-il joué dans leur trajectoire ?*

GUYLAINE ANTILLE,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, BERNEX

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Mon parcours, tant au niveau professionnel que personnel, est évidemment marqué par le fait que je suis une femme. Mais il a également été façonné par le fait que je suis née dans une famille ouvrière et catholique, que j'ai eu la chance d'effectuer des études grâce à un État social qui

fonctionne, ou encore par le fait que je suis maman. Toutes ces identités croisées sont constitutives de la personne engagée que je suis aujourd'hui. J'en suis heureuse et fière. Mais je ne peux pas isoler le facteur genre : pour moi, il fait partie d'un tout plus complexe qu'est mon identité de femme.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

J'avais 22 ans. J'en garde le souvenir d'une journée importante, marquée par une volonté forte de revendiquer légitimement notre place dans la société, une place à part entière et surtout une place à égalité avec les hommes.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

J'entends souvent des personnes valoriser ma « sensibilité féminine », qualité qui me permettrait d'agir d'une manière différente. En réalité, comme tout être humain, je possède mon expérience singulière, ma vision et ma propre manière de la déployer. Cela n'est pas lié au fait d'être une femme mais bien au fait d'être moi-même.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

Sur mon lieu de travail, où je participerai à différentes actions « féministes », avec mes collègues qu'elles ou ils soient de sexe féminin ou masculin.

ELISABETH GABUS-THORENS,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, CONFIGNON

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Née après trois frères, j'ai dû me « battre » dès l'enfance pour être traitée de la même manière que mes frères. Cela a développé chez moi une volonté d'apprendre, pour être indépendante et savoir faire seule

tout ce qui est nécessaire, même si en réalité, je peux compter sur ma famille. Ma formation d'avocate et le fait que je sois une femme m'ont permis d'avoir accès à de nombreuses femmes et à leurs problèmes et, par conséquent, lutter pour plus de justice et d'égalité.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

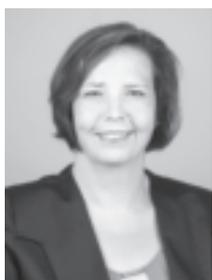
Mes souvenirs sont très flous, malgré le fait, ou peut-être parce que j'avais à l'époque 4 enfants à charge, un ménage et mon travail. De ce fait, je parais au plus pressé. Je n'étais pas engagée politiquement à cette époque.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

Plus que des remarques sexistes, ce sont des comportements auxquels je me heurte. Un exemple: lorsque notre Conseil administratif, formé de deux femmes et un homme, reçoit des personnes en entretien ou lorsque nous nous trouvons ensemble à une réunion communale, il est très fréquent que les gens, hommes ou femmes, se dirigent vers notre collègue masculin en le saluant d'un « Monsieur le Maire » systématique, bien qu'il ne soit pas dans son année de mairie. Ça gêne sans doute certaines personnes qu'une femme soit maire, et l'homme, conseiller administratif.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

Je participerai à la grève des femmes*.



GUYLAINE ANTILLE

ELISABETH
GABUS-THORENS

SAMI KANAAN



CAROLE-ANNE KAST



ORNELLA ENHAS



STÉPHANIE LAMMAR



NATHALIE LEUENBERGER



FRÉDÉRIC RENEVEY



SANDRINE SALERNO



MARTIN STAUB

SAMI KANAAN,
CONSEILLER ADMINISTRATIF, GENÈVE

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Je pense que nos identités se construisent sur plusieurs dimensions, et que ce sont toutes ces dimensions qui influencent nos parcours de vie. Mon genre en fait forcément partie, mais je veux croire que ce n'est de loin pas la seule dimension déterminante.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

Ceux d'une vague fuchsia qui incarnait une présence féminine dans l'espace public jusque-là jamais vue ! Et ceux d'une participation active à la manifestation de l'époque, dans le cadre des syndicats étudiants !

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

La pub de la Coop pour un grill qui évoque le « sexe fort » voulant se mettre quelque chose sous la dent tandis que quelques pages plus loin, une femme dans une situation similaire « se débrouille comme une cheffe ».

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

Vraisemblablement au bureau en début de journée, puis dans la rue, comme simple citoyen, afin d'affirmer ma solidarité avec le mouvement, et de pouvoir partager et soutenir les revendications.

CAROLE-ANNE KAST,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, ONEX.

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Depuis très jeune, j'ai cherché des modèles féminins (dans les contes, le sport, l'histoire, la littérature) dans la sphère publique, sociétale. Encore petite, je me suis rendue compte que ces modèles étaient rares et que les femmes leaders avaient dû batailler pour s'imposer et que leur position était considérée comme exceptionnelle en raison de leur sexe. Ma mère m'a toujours expliqué que cette situation n'était pas normale et que les femmes devaient et pouvaient revendiquer la même place que les hommes, y compris en dehors de la sphère privée. Je me suis construite avec cette conviction et j'ai toujours mis un point d'honneur à l'appliquer.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

Assez flous. J'ai 16 ans et je fini ma 2ème année au Collège de Saussure. Mes préoccupations tournent plus autour des inégalités nord-sud et des questions disciplinaires au sein du collège (je suis en conflit ouvert contre Tariq Ramadan, qui est mon doyen de volée et tente de me faire exclure du collège !). Pour être honnête, si j'ai bien compris qu'une femme doit être deux fois plus combative et efficace qu'un homme pour s'imposer dans la sphère publique, je n'ai aucune conscience à cet âge que la question du partage des tâches de care est un enjeu fondamental.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

Les remarques sexistes, lorsqu'on est une politicienne, c'est quotidien ! Que ce soit à l'interne ou à l'externe du parti ou des sphères politiques, même si la plupart du temps ce n'est pas fait pour heurter, mais uniquement pour « vanner gentiment ». Ce serait parfaitement supportable si ce n'était pas la voie utilisée systématiquement lorsqu'un adversaire veut vraiment blesser. Lorsque j'attaquais Zacharias je le traitais de « Marcheur Blanc » de la spéculation, lui me traitait de « pucelle » des locataires ! Le pire sexisme pour moi reste quand même celui, insidieux, qui s'ignore, et provient de camarades ou de proches.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

La journée, au sein de l'administration de la Ville d'Onex en train de participer aux actions de débrayage : débats, diffusion de « l'Ordre Divin », pique-nique féministe. Puis, dès 15h24, départ pour le rassemblement à la Plaine de Plainpalais et participer aux actions organisées par le collectif genevois, notamment la manifestation à 17h et la soirée aux Bastions (de l'égalité).

STÉPHANIE LAMMAR,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, CAROUGE

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Grâce à la persévérance et au courage de femmes qui se sont battues durant des années, j'ai eu la chance de pouvoir faire ce que je souhaitais dans mon parcours

professionnel, personnel et politique, sans que mes choix n'aient été influencés par mon genre. Cela dit, en tant qu'avocate, j'ai défendu de nombreuses femmes victimes de discriminations, ce qui m'a encouragé à m'engager davantage pour l'égalité.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

J'avais juste douze ans et me souviens de quelques images de manif fuchsia à la télévision. Mais il est inquiétant de constater que les revendications sont toujours les mêmes, malgré quelques avancées.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

T'as bien fait d'avoir laissé les finances à un homme et d'avoir pris la culture !

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

À la place du Marché avec les Carougeoises, puis à la manif.

NATHALIE LEUENBERGER,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, MEYRIN

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Jusqu'à mes 18 ans, j'étais inconsciente des stéréotypes de genre qui conditionnaient mon parcours. L'éclosion féministe interviendra vers 22 ans, alors jeune maman célibataire confrontée au regard de la société patriarcale, j'ai revendiqué de devenir indépendante. À 30 ans, je me suis engagée en politique. Défendre la cause fait partie intégrante de mes motivations.

Quels sont tes souvenirs de la Grève de 1991 ?

Aucun. J'avais 14 ans et j'étais très occupée entre l'école et les tâches ménagères.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

« On a de la chance, elle est trop mignonne notre maire. »

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

Dans la rue, avec toutes les personnes qui ont compris que seule une société égalitaire peut contribuer de manière durable au bien commun.

FRÉDÉRIC RENEVEY,
CONSEILLER ADMINISTRATIF, LANCY

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

J'ai été heurté par le fait qu'aucune femme n'avait jamais été élue magistrate à Lancy, ce qui me semble inconcevable aujourd'hui. Aussi, dès ma première année de ma dernière législature, j'ai sollicité Salima Moyard, pour me succéder, en qui je vois une personne qui remplira parfaitement cette tâche. Salima a été choisie par la section de Lancy pour représenter le Parti socialiste.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

J'avais 19 ans et le sentiment un peu naïf que ces différences étaient plutôt derrière nous. Ce n'était malheureusement pas le cas. Cette marée fuchsia avait fortement marqué les esprits à l'époque.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

Lors du match du Servette FC contre Chiasso où deux femmes arbitraient : « Vu que ce match sera arbitré par des femmes, ce sera mal arbitré ».

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

À l'école où j'enseigne en dehors de mon mandat politique et où j'utiliserai cette journée pour en discuter avec mes élèves.

SANDRINE SALERNO,
CONSEILLÈRE ADMINISTRATIVE, GENÈVE

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

En tant que femme et en tant que fille d'immigré-e-s, je me suis rendu compte très tôt de l'existence d'inégalités. J'ai donc toujours eu en moi cette volonté qu'on respecte chacun-e dans ce qu'il ou elle est, dans sa particularité. Cela a clairement influencé mon parcours professionnel, militant et politique.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

Je dois avouer que je ne m'en souviens pas très bien. J'avais 19 ans, j'étais en plein examen pour ma maturité et j'étais focalisée sur mes révisions. J'entends bien me rattraper cette année !

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

Sur ce point, j'ai l'embarras du choix. Mais celle qui me vient en tête a été exprimée dans un courrier des lecteurs outré, où il était fait référence à la tenue que je portais lors d'un événement officiel, prétendument un legging alors qu'il s'agissait en fait d'un pantalon noir. Il n'y était par contre fait aucune mention du jean porté à cette même occasion par un collègue.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

Je participerai évidemment à la manifestation à Genève, pour dénoncer toutes les inégalités de genre qui perdurent.

MARTIN STAUB,
CONSEILLER ADMINISTRATIF, VERNIER

De quelle manière ton genre a-t-il influencé ton parcours ?

Quand la question m'est posée, je dois réfléchir. Cela démontre que mon genre a certainement facilité mon parcours.

Quels sont tes souvenirs de la grève de 1991 ?

Aucun. Je mentirais si je prétendais le contraire. J'ai une excuse. Je n'avais que 7 ans. En revanche, l'impression tenace par les récits entendus que ce fut un jalon important.

La dernière remarque sexiste que tu as entendue ?

Pas la dernière, mais une remarque très courante. « C'est une femme de caractère » décrit quasiment tout le temps une femme intelligente... qu'on entend que trop rarement.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

À la mairie et dans une manifestation organisée par des élues verniolanes.

KIFFE TA RACE:

ROKHAYA DIALLO

ENTRETIEN CAUSES COMMUNES

Comment arriver là où personne ne vous attendait? Rokhaya Diallo, dans son dernier livre Ne reste pas à ta place (Marabout 2019) répond à la question en décryptant les contraintes sociales et personnelles qui entravent la réalisation de soi. Journaliste, écrivaine d'origine française et sénégalaise, elle fait l'éloge de la différence et de la capacité à s'affirmer, par la parole et l'écriture, en milieu parfois (très) hostile. Rencontre avec une figure de la décolonisation et du féminisme.

Vous êtes née noire et musulmane dans un pays qui se pensait blanc et chrétien, femme dans une société profondément imprégnée par un sexisme ancien. Vous faites, dans votre livre, le récit d'une ascension sociale que vous ne pouviez même pas imaginer, parvenant à faire entendre à travers votre voix celle des minorités. Comment expliquez-vous votre succès ?

L'idée du livre n'est pas de faire le mérite de la promotion du succès personnel, mais de mettre en avant les éléments qui, dans mon environnement, m'ont permis d'avancer. Le premier élément est ma famille, avec des parents encourageants qui m'ont donné une base structurelle et culturelle solide. Les enfants d'ouvriers vivent avec l'idée que leur culture n'est pas respectable. Ce n'était pas mon cas. Je ne voulais ni effacer mes origines, ni renier ce qui m'a construit.

Comme vous le rappelez souvent: si la vie te donne des citrons, fais-en de la limonade ?

Cela vient de ma famille. On ignore souvent ce que signifie le fait d'être immigrée. Pour mes parents, cela a demandé beaucoup d'énergie physique et mentale. Cela a demandé une volonté folle pour tout recommencer. Le fait d'avoir des parents qui ont émigré m'a beaucoup nourrie. Je devais réussir pour honorer les efforts de mes parents.

Quelles sont les barrières tant personnelles que sociales que vous avez dû franchir ?

J'ai eu, à certains moments, le sentiment d'être bien seule. Du fait de mes convictions, j'étais face à certains murs de la société. On s'attend à ce que les personnes comme moi soient heureuses d'être là. Mais porter un discours critique, féministe, dans la sphère publique, expose beaucoup. En France, on aime bien valoriser les vieilles fortunes. Or, il y a de nouvelles générations qui s'affirment et qui représentent tout aussi bien la France, mais avec une tout autre diversité. Elles ont la même légitimité à se réclamer de la France et à être reconnues comme français.es.

Citant la féministe Fern Riddell, vous rappelez que nous avons besoin de femmes immodestes puisque tant d'hommes sont incapables d'accepter l'expertise féminine. Reprocheriez-vous aux femmes d'être trop rangées et soumises ?

Comme femme, on est éduquée dans l'idée de ne pas déplaire, de ne pas être trop visible. La retenue et le retrait sont des qualités socialement valorisées pour les femmes, mais sont à l'opposé du leadership. Si une femme a des compétences, elle ne va pas les mettre immédiatement

en avant. Si l'on constitue un plateau télé, il est toujours très facile de trouver des hommes pour s'y projeter. Il y a des mécanismes sociaux qui font que ce sera plus difficile pour une femme. Or, c'est bien d'être humble, mais il faut aussi savoir s'imposer. Nous avons un travail d'éducation et de sensibilisation à faire pour nous les femmes. Nous sommes conditionnées à l'invisibilisation et au retrait. Les hommes eux sont très sûrs d'eux et continuent à truster les lieux de pouvoir.

Un journaliste de la Radio Télévision Suisse déplorait récemment que trop de femmes lui disaient non pour participer à son émission, et qu'il lui était impossible de trouver des femmes, malgré ses efforts. Auriez-vous quelques conseils à lui donner ?

Il y a évidemment des stratégies simples d'extension de carnet d'adresses. Pour convaincre les femmes de venir sur des plateaux, il s'agit d'anticiper, de dialoguer, de convaincre. Il n'y a pas de fatalité. Il est important de veiller à une meilleure répartition de la parole. Les femmes sont beaucoup plus interrompues. On les dénigre, on parle de leurs vêtements plutôt que de leurs propos, on leur rit au nez, etc. Cela ne donne pas envie de s'exposer. Il faut être vigilant.e à ce sujet. J'anime pour ma part un podcast qui s'appelle *Kiffe ta race* et qui porte sur les questions raciales. Nous n'y avons que des invitées femmes. C'est donc possible! On essaie de compenser le fait que l'expertise, dans l'espace public, soit constamment portée par des hommes blancs, en multipliant les diversités. Globalement, les femmes doivent lutter pour faire leur place. Leur déficit est aussi lié à la question du partage des tâches et des responsabilités familiales qui entravent encore trop souvent la possibilité pour nous les femmes de nous projeter davantage dans l'espace public.



En janvier 2007, vous lanciez *Les indivisibles*, association à l'origine notamment de la cérémonie satirique des *Y'a bon awards* récompensant les déclarations jugées racistes par des personnalités publiques. Pouvez-vous rappeler la genèse et la visée de ce mouvement ?

Nous étions des personnes qui travaillaient dans divers domaines. Nous n'avions pour la plupart pas eu d'engagement militant préalable. Nous avons observé un ras-le-bol et nous voulions interpeller les médias. Le choix de l'humour était au cœur même de l'association. Nous avons utilisé la rhétorique de la pop culture pour faire bouger les lignes. Nous n'avions pas de vocation à être élu.es. Personne n'a fini dans un parti politique. Cette expérience a radicalement changé ma vie. Cela m'a permis d'exposer mes idées publiquement, de sortir du silence, et de dénoncer certains mécanismes de domination.

Vous êtes devenue un modèle ?

Je ne me vis pas comme un modèle. Des femmes viennent me voir pour me féliciter de tenir tête à des hommes et si elles s'autorisent à se projeter, ce n'est pas de

mon fait, mais elles me disent que cela leur fait du bien. Quand j'étais petite il n'y avait pas à la télévision ou dans la littérature de modèle de femme noire sur lequel je pouvais me projeter. Le fait qu'il y ait des femmes noires dans le paysage public est important. En France, il y a aujourd'hui trop peu de personnes non blanches qui sont visibles. On a presque reculé par rapport aux années post-2005. Où sont les personnes d'origine asiatique, maghrébine, qui animent des émissions de premier ordre ? Les premiers rôles ne sont pas pour les non-blancs, ou alors uniquement dans les comédies. On est très en retard. Si on regarde des émissions anglophones, la différence est énorme. Il est important qu'il y ait une pluralité et qu'elle soit visible. Sur les plateaux, je débats très rarement avec des personnes qui ne sont pas blanches. Et quand c'est le cas, c'est souvent que le sujet porte sur l'Afrique ou les banlieues. En fonction de sa couleur de peau, de son genre, on est très rapidement rangé.e dans des cases, des stéréotypes. C'est une sorte d'assignation essentialiste. Sur la parité, il y a la conscience d'un devoir, mais sur la représentation plurielle, on est encore très loin du compte.

Le 14 juin, les femmes et féministes de Suisse feront une grève générale pour réclamer l'égalité salariale, la fin du harcèlement sexuel et des violences domestiques. Une grève de ce type est-elle envisageable en France ?

Oui. Totalement. Je suis frappée par le nombre de jeunes femmes qui se mobilisent. La parole a été prise en considération et entendue. Une manifestation à l'échelle nationale pourrait fonctionner en France, évidemment. Il y a un bouillonnement. Dans les mouvements féministes, chez les plus jeunes, on comprend aujourd'hui que le véritable enjeu est celui de l'intersectionnalité. On ne peut être uniquement féministe. Il y a des femmes qui sont pauvres, musulmanes, victimes d'homophobie, de plusieurs oppressions croisées. L'enjeu principal du féminisme aujourd'hui est de développer un féminisme décolonial en tenant compte des femmes lesbiennes, handicapées, racisées, et ne pas en rester uniquement aux revendications bourgeoises d'un certain « féminisme ». Chez les femmes aussi, il y a des mécanismes de domination interne.



Vous venez régulièrement à Genève, notamment à la tribune de l'ONU. Récemment, vous avez fait la promotion de votre nouveau livre *Ne reste pas à ta place en Suisse romande*. Que représente la Suisse pour vous ?

La première fois que je suis venue à Genève, c'était à l'invitation du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH) pour parler des droits des femmes. J'y suis ensuite venue régulièrement durant ces trois dernières années. J'ai aussi eu l'occasion de venir à deux reprises à l'invitation de la Ville de Genève et notamment le 8 mars 2018 dans une bibliothèque de la Ville. Je ne savais pas que le droit de vote a été acquis en 1971 seulement en Suisse, ce qui est dingue. La Suisse est très proche, mais a une histoire singulière. Genève, en tant que ville internationale, a un regard sur la France très poussé. Je souhaiterais mieux connaître cette ville. Peut-être que la Grève du 14 juin serait une belle occasion de le faire.

Alors que plus de 180 nationalités résident à Genève, que Genève compte 42% d'étranger.e.s de toutes origines et religions, que 61% des habitant.e.s sont issues de la migration, la norme demeure immanquablement blanche. La diversité est absente dans les médias. Comment expliquez-vous cette invisibilisation ?

Les rapports de domination font que l'on a toujours tendance à recruter des personnes qui nous ressemblent, car cela nous rassure. Cela nous ramène à notre enfance, à des zones de confort, de l'entre soi. Or, il faut dépasser cela. Sortir de ses

zones de confort et oser prendre le risque de l'autre et de la différence. Il est important de diversifier les filières de recrutement dans les médias pour que la parole circule et soit diversifiée.

La non-mixité, écrivez-vous, a été de tout temps un outil indispensable pour réunir les personnes discriminées, leur permettre d'échanger sur leur condition et de développer des stratégies afin de construire leur émancipation en toute sécurité. Quel est votre regard sur celle-ci ?

Il faut d'abord rappeler que la non-mixité est un outil de lutte très ancien. C'est grâce à la non-mixité que le MLF a pu faire émerger, pour les femmes, la question du contrôle de leur corps. Les espaces de non-mixité sont importants pour que les femmes puissent, entre elles, énoncer des sujets qui les touchent et sont encore tabous ou sensibles. On ne parle pas de la même façon de violences sexuelles entre femmes ou si des hommes sont présents. Il est important de constituer des espaces où les femmes se sentent en sécurité pour exposer leur souffrance, sans avoir à se justifier. L'idée n'est pas de créer des sociétés parallèles, mais des espaces ayant pour but d'amener ensuite, dans la société dans son entier, de nouvelles idées. Les hommes ont eux aussi des moments de non-mixité, ce sont les matchs de foot, certains clubs ou cercles privés que personne ne remet en question. La non-mixité, cela ne veut pas dire que l'on exclut les hommes de la lutte, mais que ce sont les premières concernées qui doivent être décisionnaires pour les modalités de la lutte. Les hommes s'expriment partout de

manière dominante. Si quelques espaces existent sans qu'ils soient présents, c'est au final anecdotique.

Un mot, en guise de conclusion, Rokhaya Diallo ?

La lutte continue! Merci beaucoup et bonne grève le 14 juin!

SALIMA MOYARD

UNE FEMME LANCÉE

ENTRETIEN CAUSES COMMUNES



Tu es enseignante d'anglais, de latin et d'histoire, mère de deux enfants en bas âge, députée, ancienne présidente de la FAMCO (Fédération des Associations des Maîtres du Cycle d'Orientation), la nécessité de concilier les multiples vies qui sont les tiennes relève de la gageure. Comment y parviens-tu ?

Curieuse de tout, j'ai sans cesse envie de m'engager dans de nouvelles aventures ! Plus sérieusement, j'y parviens avec une bonne organisation, l'aide de plusieurs baby-sitters, les grands-parents et le partage des tâches avec mon mari. Outre deux jours en crèche, nous gardons les enfants chacun un jour. Augmenter les places de crèche, voilà comment soutenir les femmes dans leur vie professionnelle !

Tu sièges au Grand Conseil depuis 2009. As-tu vu une évolution dans les rapports femmes-hommes au sein de ce cénacle ?

Pas tellement malheureusement. Heures de séances difficilement compatibles avec la vie de famille, sexisme latent et stagnation du nombre de députées (un

petit tiers aujourd'hui), tendanciellement moins présentes dans les médias et moins écoutées lors de leurs prises de parole au parlement. Convaincre de jeunes femmes de s'engager n'est donc pas facile. Mais il faut continuer le combat, rappeler les objectifs, faire de la Grève du 14 juin un succès et encourager sans relâche les nouvelles vocations. Sur la liste au Conseil municipal que je contribue à construire à Lancy, il y aura visiblement une majorité de femmes !

La Ville de Lancy est la vingt-et-unième ville de Suisse et la troisième commune du canton de Genève au niveau de sa population. Quels sont aujourd'hui les défis qu'elle doit relever ?

Continuer notre densification (plus de logements est encore et toujours nécessaire !) mais préserver la qualité de vie des habitant-e-s en conservant les poumons de verdure. Le mouvement déjà lancé doit se poursuivre : des quartiers entiers sont récemment sortis de terre (comme la Chapelle, derrière la gare de Lancy-Bachet) ou le seront prochainement (Pont-Rouge, près de l'Etoile), avec leur lot d'infrastructures publiques, comme des crèches ou des écoles. Avec deux gares du Léman Express sur son territoire, Lancy va aussi pouvoir révolutionner sa mobilité et améliorer son réseau de mobilité douce.

La densification va se poursuivre et les défis climatiques sont importants. Les villes sont-elles suffisamment solidaires entre elles pour peser davantage politiquement ?

Le tri des déchets et les économies d'énergie augmentent, mais les enjeux climatiques nous commandent de faire plus. D'un autre côté, le manque de soutien des 45 communes pour une problématique n'en touchant qu'une partie (par exemple, les villes, d'où la création stratégique de l'Union des villes genevoises) sont encore trop fréquentes, face à un Canton qui fait souvent le bulldozer.

Tu viens de déposer pour le PS un projet de loi qui vise à indemniser le congé maternité et adoption à 100% au lieu de 80%, comme mesure de discrimination positive en faveur de l'intégration et du maintien des femmes sur le marché du travail. Comment expliques-tu notre retard en termes de soutien à la parentalité ?

Essentiellement par notre histoire : patriarcat, dévalorisation des femmes, moindre accès à la formation et au marché du travail pour les femmes. C'est pourtant un très mauvais calcul : des femmes mieux rémunérées et insérées durablement sur le marché du travail, c'est un gain pour tout le monde !

Quel est ton regard sur l'école et notamment la construction genrée de celle-ci ?

Un gros travail est fait pour déconstruire les stéréotypes (parfois hérités de la maison), notamment pour l'information et l'orientation scolaire et professionnelle. Je viens de terminer avec mes élèves une séquence en éducation citoyenne sur les minorités sexuelles et le respect de l'autre dans les relations personnelles et amoureuses. Ce sont de petites graines qui, je l'espère, porteront leurs fruits pour de futur.e.s adultes responsables et soucieux d'égalité.

Tu avais 8 ans lors de la grève de 1991 : quel souvenir en gardes-tu ?

Pas grand-chose, soyons honnête ! Ma mère m'élevait seule et travaillait ; pas beaucoup de temps pour militer. Je me réjouis d'autant plus du 14 juin, où j'essaierai d'aller défilier avec ma mère et mes enfants !

PAPA POULE

OU PAPA COOL ?

ENTRETIEN CAUSES COMMUNES



Notre camarade Paul Ghidoni revient sur sa paternité à une époque où être père à la maison était vu comme une originalité et où les pères sur les places de jeux étaient vus comme des extraterrestres. Un temps révolu ?

Paul, tu es père de deux enfants, peux-tu nous raconter un peu l'expérience que cela a été pour toi ?

J'ai deux enfants: un garçon de 21 ans et une fille de 18 ans. Je n'étais pas prêt à être père. Cela a été une vraie révolution, personnelle et de couple. Nous avons fait le choix, avec ma compagne, qu'elle puisse poursuivre des études et son travail en parallèle. J'ai travaillé à un temps très partiel pour m'occuper de notre premier enfant. Nous avons choisi de ne pas le mettre immédiatement en crèche et que je le garde le plus possible à la maison. À l'époque, il y avait très peu de places de crèche. Pour un jeune couple, mener une vie professionnelle, d'étude, et concilier ça avec des enfants était une gageure... Et cela l'est grandement resté.

Comment avez-vous décidé que tu allais réduire ton temps de travail ?

Cela est venu assez naturellement. Ma compagne voulait poursuivre ses études. J'avais un simple diplôme de libraire à l'époque. Il me paraissait naturel qu'un papa puisse aussi rester en grande partie à la maison. J'allais à contre-courant de ce qui se passait dans la société où les femmes s'occupaient de la sphère domestique, réduisaient leur temps de travail, voire arrêtaient totalement de travailler. Pour moi, c'était évident qu'un papa devait aussi assumer un rôle de *care*. J'en avais envie, mais c'était l'inconnu. Il n'y avait pas de modèle, pas d'exemple de père qui pouvait m'être profitable ou m'aider.

Comment étais-tu considéré ? Quel fut le regard des gens sur toi ?

Étrangement, ce fut un regard qui était à la fois interrogatif et jugeant. À cette époque, peu de pères étaient dans les parcs, les préaux, les places de jeux pour s'occuper quotidiennement de leurs enfants. Il y avait quasi uniquement des mamans. Il y régnait une sorte de paternisme inversé. Certes, leurs commentaires et remarques relevaient la satisfaction de voir un père s'impliquer. Mais avec cet étonnement, il y avait beaucoup de recommandations, et l'expression tacite qu'un père ne pouvait pas remplacer l'affection ou le savoir-faire maternel. Cela passait par des petites anecdotes, cela portait sur la conduite ou l'hygiène de l'enfant, du réconfort qu'un père peut amener quand cela ne va pas. Femmes comme hommes étaient formatés par un héritage très genré. Il y avait beaucoup de regards condescendants.

Était-ce gratifiant comme homme, comme père, de sortir des cases, de pouvoir avoir un rôle singulier ?

Oui. J'ai beaucoup appris et cela a développé mon empathie. Cela m'a libéré. J'ai pu ressentir ce que beaucoup de mères vivaient au quotidien: la confrontation au rythme d'un nouveau-né, une forme d'aliénation, la solitude face aux difficultés du quotidien. Durant les quatre premières années de vie de mon enfant, j'y ai presque

consacré tout mon temps. Cela a beaucoup changé mon regard sur la condition des mères et des femmes.

Et pour ton deuxième enfant, cela a été identique ?

À ce moment-là, avec ma femme, on a inversé les rôles. Je devais compléter ma formation. J'ai repris mon travail à 90% et ma femme a baissé le sien à 60%, mais je n'étais plus le même, et je considérais le fait d'élever un enfant d'une tout autre manière.

Tu adores t'occuper de tes enfants, tu aimes cuisiner. Tu te fais souvent traiter de papa poule. Pourquoi ce mot ?

Ce terme ne me dérange pas. Je suis très protecteur avec mes enfants. Longtemps je me suis angoissé pour un oui ou pour un non au sujet de leur santé, leurs études, leur bien-être. J'adore leur faire plaisir, leur faire à manger. Au final, je suis assez casanier. Du coup, papa poule, ça me va très bien. J'assume. Comme j'ai été élevé par une mère seule, j'ai aussi eu envie de donner une forme de cocon à mes enfants, avec chaleur et protection.

Tu es d'origine italienne. Tu es né et as grandi à Genève. On voit souvent dans l'Italie un modèle méditerranéen de virilité qui s'expose sur l'extérieur. Comment as-tu été autre chose que ce modèle patriarcal ?

J'ai été élevé par une femme qui était féministe avant l'heure et sans qu'elle le sache. Nous étions quatre frères et sœurs. Ma mère nous a élevés pour que nous ne soyons pas figés dans le cliché méditerranéen : les filles s'occupent de la cuisine et les garçons ont toute la liberté possible d'explorer et de faire des conneries ; ce modèle passe tout aux garçons et tout est interdit aux filles. Notre mère a toujours considéré que les femmes et les hommes étaient sur un pied d'égalité. Elle nous a éduqués sur un modèle d'autonomie et de refus du rapport dominant homme-femme. Au-delà des origines et du genre, c'est l'éducation qui fait tout.



As-tu l'impression que les choses ont évolué en vingt ans ? Serait-ce plus facile pour les pères aujourd'hui ?

Par rapport à ce que j'ai connu, je dirais oui. Les pères sont mieux acceptés à la maison aujourd'hui. Les professionnels de la santé et de l'éducation ont beaucoup évolué du fait d'être confrontés à des pères s'occupant de leurs enfants en bas âge. Ils ont commencé à les prendre davantage en compte. À mon époque, cela n'était pas le cas. On demandait à voir la mère plutôt que le père. On faisait comprendre au père que la mère était plus apte à saisir certains éléments, les besoins de ses enfants. J'étais invalidé dans mon rôle de père. Cela, je crois, a passablement changé, même si la route est encore longue pour dépasser les vieux modèles. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de pères qui s'occupent de leurs enfants.

On entend assez peu de témoignages comme le tien. Peu d'hommes demandent à travailler à temps partiel. Comment expliques-tu que la voix des hommes ne se fasse pas entendre davantage ? Finalement, n'est-ce pas parce qu'ils sont contents de bosser à 100% et de ne pas voir grandir leurs gamins ?

Beaucoup d'hommes continuent d'être empêtrés dans des modèles traditionnels. Le modèle sociétal change mais très lentement. Pour toute une génération d'hommes, il n'est pas encore évident d'investir les tâches et responsabilités domestiques. Le combat des hommes se fait entendre sur d'autres fronts : il touche aux pères divorcés, aux pères séparés de leurs enfants. Ce sont des combats auxquels je m'identifie peu. Ce sont des combats qui

ne sont pas très fédérateurs. Aujourd'hui, il n'y a pas de parole d'homme, de père, qui se fasse suffisamment entendre et donne envie d'aller établir de nouvelles formes de paternité conduisant à un plus juste partage des tâches. C'est étonnant.

Pourquoi cela n'émerge-t-il pas à ton avis ?

On demeure à l'orée d'un vrai changement de paradigme, d'un profond changement de mentalités, mais il faut encore du temps, et hâter le mouvement pour basculer vraiment. Les pays nordiques sont des exemples, mais nous sommes encore dans une société très traditionaliste, avec une majorité politique encore très conservatrice. On en est encore au stade où c'est le mâle qui fait de la politique et part chasser à l'extérieur. Il faut hâter le changement de majorité au Conseil national cet automne.

C'est un peu facile d'incriminer le système ou le modèle. Finalement les hommes s'y résignent assez facilement. N'y a-t-il pas une responsabilité individuelle ? Quelle est l'opportunité de la grève des femmes du 14 juin ?

La grève du 14 juin nous oblige, en tant qu'hommes, à nous interroger sur le regard que l'on a sur le partage des tâches et à nous positionner. Certains hommes préfèrent rester dans une sorte de confort. Ils manquent de courage pour bouleverser les lignes. Mais il faut se garder de juger trop vite. Je suis fonctionnaire, avec des facilités pour le temps partiel, les congés, etc. C'est beaucoup plus compliqué dans le secteur privé, où l'on risque sa place pour une demande de congé paternité, ou d'être viré au retour d'un congé sans solde.

Comme hommes, nous avons un combat à mener pour réduire nos temps de travail sur de longues durées, pour obtenir des congés paternité prolongés afin de rééquilibrer les rapports de genre. Le choix d'une vie de père ou de mère implique des changements radicaux. Notre pays n'est pas toujours tendre avec celles et ceux qui font le choix de la famille.

Quelles sont pour toi les 3 priorités urgentes à accomplir rapidement ?

Tout d'abord défendre une vraie politique familiale hors des schémas traditionnels, afin que mères et pères puissent bénéficier de droits égaux. Deuxièmement, atteindre l'égalité salariale entre femmes et hommes. Et finalement : abattre le patriarcat qui est toujours très présent. J'espère que le 14 juin sera un électrochoc pour toutes et tous, femmes* et hommes de ce pays.

RENDEZ-VOUS

AVEC CHRISTINA KITSOS

ENTRETIEN CAUSES COMMUNES

Christina Kitsos est chargée des affaires migratoires au Département de l'instruction publique, de la formation et de la jeunesse. Ancienne députée neuchâteloise et assistante parlementaire à Berne, actuellement conseillère municipale en Ville de Genève (commissions culture et sociale), candidate au Conseil administratif 2020 avec Sami Kanaan, engagée dans de nombreuses associations comme la LICRA, Accroche, l'APDH (association pour la promotion des droits humains), passionnée de littérature et de théâtre, elle se penche avec nous sur les enjeux de la grève du 14 juin prochain.

Tu es née à La Chaux-de-Fonds, tu aimes rappeler que c'est une ville qui t'a forgée politiquement, peux-tu nous dire de quelle manière ?

La Chaux-de-Fonds, ce n'est pas n'importe quelle ville. C'est une ville industrielle, aux mains de la gauche depuis plus d'un siècle. Les mots que Jean Jaurès y avait prononcés en novembre 1907 résonnent encore: « Il faut l'effort lent et continu pour triompher! Cependant la victoire est certaine, parce qu'il serait monstrueux et inadmissible que l'humanité ait pu concevoir un idéal de justice et qu'elle soit incapable de le réaliser. Cette faillite humaine ne se réalisera pas! ». Cet idéal de justice, je l'ai eu très tôt. C'est

ce qui m'a poussé à me présenter à l'âge de 13 ans au Parlement des Jeunes chaux-de-fonniers. C'est ce même élan qui m'a fait adhérer au Parti socialiste il y a 15 ans maintenant et qui m'a fait élire au Grand Conseil neuchâtelois alors que j'avais 24 ans. Dans la continuité, j'ai eu la chance de pouvoir travailler comme assistante parlementaire au Conseil national aux côtés de notre camarade Didier Berberat.

La Chaux-de-Fonds, c'est aussi le Théâtre Populaire Romand (TPR) où j'ai passé une bonne partie de mon temps, que cela soit sur scène avec le Théâtre des enfants dirigé par Jacqueline Payelle et Charles Joris, dans le public comme spectatrice ou auteure, ou tout simplement occupant l'espace du théâtre, du grenier en passant par le foyer.

La culture est un véritable levier pour percevoir, interroger et combattre les préjugés et les stéréotypes véhiculés quotidiennement dans les discours, les systèmes, dans les échanges entre pairs, au sein des familles, dans le cadre professionnel, au milieu de la rue, de manière directe ou indirecte.

Tu avais dix ans lors de la grande grève des femmes de 1991, en gardes-tu des souvenirs ?

J'ai perçu la ferveur au travers de ces femmes, portant du fuchsia éclatant, mobilisées pour l'égalité. Tout cela m'a paru alors très important et festif comme un élan de sororité! Sous les noms des rues étaient placardées des plaques roses avec de nouveaux noms féminins... 28 ans plus tard, ces actions symboliques fortes sont reproduites, car le changement n'est pas encore au rendez-vous. Je me rappelle aussi de Christiane Brunner. Mes parents en parlaient lors de repas et je voyais en elle une femme forte, courageuse et dynamique à laquelle on avait envie de s'identifier.

Engagée depuis tes 13 ans en politique et depuis 15 ans au PS, as-tu, dans ton parcours politique, été confrontée au sexisme ?

Demander à une femme si elle a vécu du sexisme, surtout à une femme politique, c'est une tautologie! Le sexisme ce n'est pas uniquement une expérience personnelle, c'est un comportement hostile qui vise un groupe particulier de la société. C'est une question de pouvoir, qui pénalise les femmes doublement. Les femmes vivent avec le sexisme, et subissent quotidiennement cette discrimination. Les femmes qui n'entrent pas dans ce jeu et qui dénoncent les actes sexistes sont souvent stigmatisées et en payent chèrement les conséquences. Les représentations sont également totalement différentes sur une carrière féminine ou masculine lors de l'arrivée d'un enfant.

Que signifie le féminisme pour toi ?

Le féminisme est un humanisme. Il s'agit de défendre l'égalité entre les hommes et les femmes dans la loi et dans les faits: égalité des salaires, révision du système des retraites particulièrement discriminatoire pour les femmes, congé paternité, politique de la famille dans le but d'améliorer la conciliation vie professionnelle/vie familiale, prévention des préjugés, des stéréotypes et des violences, etc.

La pauvreté et la précarité touchent de plein fouet les femmes dans notre pays. Les familles monoparentales sont particulièrement vulnérables. Il faut aussi engager des moyens contre les violences faites aux femmes au sein des foyers. La violence conjugale est un fléau qu'il faut éradiquer : formation renforcée de la police à l'écoute des victimes, éloignement des auteurs pour éviter des drames, etc.

L'éducation des filles et des garçons à l'école passe par la remise en question



des stéréotypes qui pèsent sur les choix, restreignent leurs horizons professionnels et conditionnent leurs relations. L'émancipation des filles est aussi la chance de libérer les garçons, de leur permettre de s'affranchir du carcan des schémas de virilité archaïques. Il nous faut éveiller et stimuler l'esprit critique face aux rôles sexués : un objectif clé pour favoriser l'émancipation des jeunes filles et garçons.

Le féminisme doit à mon sens s'articuler avec le combat des minorités LGBT car leurs points de convergence sont nombreux. Par exemple, les insultes homophobes et sexistes ont des racines communes liées à la hiérarchisation des sexes.

La question de la migration doit être aussi pensée avec les spécificités des femmes migrantes, en particulier celles sans-papiers et /ou qui peuvent cumuler plusieurs facteurs de vulnérabilité selon l'histoire migratoire: viols et violences pendant le parcours, chantages et menaces à l'arrivée, abus, isolement, etc.

Au-delà de ces questions actuelles, il n'en demeure pas moins que la migration en Suisse a permis dans les années soixante et septante d'apporter des innovations sociales notamment en faveur du suffrage féminin, comme le confirme l'historienne Regina Wecker: « Un regard au-delà des frontières et la migration élargissent la palette des solutions personnelles. »

C'est l'ensemble de ces thématiques qu'il faut faire progresser simultanément pour faire vraiment bouger les lignes. On a vu à quel point le courage des pionnières de #MeToo a libéré une parole, fait reculer la peur et l'arbitraire, ébranlé des pouvoirs et des oppressions massives, ouvrant la voie à d'importants changements.

Quel rôle le féminisme a-t-il joué dans ta vie, quel rôle a-t-il aujourd'hui ?

Un rôle fondamental dès mon plus jeune âge. La conviction qu'il faut se battre et ne jamais abdiquer pour atteindre l'égalité, s'émanciper de ses propres freins pour aller de l'avant. Oser! Avancer et ne pas

se replier sur des schémas anciens et inégalitaires.

As-tu un modèle féministe, des personnalités qui t'ont particulièrement éveillée aux questions d'égalité de genre ?

J'ai été marquée par la lecture de *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir que mon père m'avait offert à l'adolescence. Toute mon enfance a été imprégnée aussi de personnages féminins tels que Lysistrata que l'on retrouve dans la comédie d'Aristophane, les Amazones dans la mythologie grecque, Antigone qui bouleverse l'ordre par sa force et son courage.

Le constat d'une inégalité de genre est posé sans appel. Les 19 points du manifeste pour la grève féministe et des femmes du 14 juin sont très explicites. Quelles sont, selon toi, les mesures auxquelles donner la priorité pour lutter immédiatement contre les inégalités de genre ?

Il apparaît essentiel de travailler au niveau de l'éducation pour consolider l'avènement d'une nouvelle génération libérée des entraves sexistes. Parallèlement, mettre fin aux inégalités salariales dans tous les secteurs représente une véritable priorité. Il est important aussi de corriger les biais du système de retraite et plus généralement de prendre des mesures pour lutter contre tous les facteurs d'appauvrissement des femmes dans notre pays. Enfin, il s'agit de favoriser la participation des femmes aux postes de pouvoir dans les secteurs public et privé, car je suis convaincue de l'apport bénéfique de la mixité. Une société équilibrée ne peut se passer d'une représentativité accrue des femmes dans les instances de décision. Pour ce faire, il est urgent d'adopter une véritable politique familiale permettant une meilleure conciliation de la vie professionnelle et familiale. Il convient de lutter contre toutes les formes de préjugés qui entretiennent encore le plafond de verre.

Que dirais-tu à certains hommes qui se demandent quelle place ils peuvent prendre dans la grève du 14 juin, et plus largement quel est leur rôle pour une société plus égalitaire ?

Il est important de prendre conscience du bien-être global qu'une société égalitaire amène à ses citoyennes et citoyens. Le manifeste de la grève des femmes va dans ce sens, puisqu'une grande partie des mesures donnent une vraie place aux hommes (temps de travail, congé parental, etc.). La construction de la masculinité est un sujet très important si l'on veut que chacune et chacun puisse se projeter librement tant dans ses choix professionnels que dans son identité plus profonde. Les hommes doivent investir ce domaine et s'interroger, se donner la chance de faire évoluer leurs liens avec les femmes.

Désignée à la course du Conseil administratif pour 2020 avec Sami Kanaan par notre section, de quelle manière entends-tu mener campagne pour les questions d'égalité et de lutte contre toutes les discriminations ?

Je me réjouis de porter la voix de toutes les femmes et en particulier des plus vulnérables. Je crois à l'importance des milieux associatifs pour faire avancer l'égalité et la lutte contre toutes les formes de discrimination. Je pense aux associations féminines et féministes et à la Fédération LGBT à Genève, mais aussi à celles qui œuvrent en faveur des personnes migrantes. Je connais la qualité de leur expertise et leur fort engagement. C'est aussi leurs aspirations que je porterai. Cette campagne sera en lien permanent avec le terrain.

As-tu le sentiment que l'égalité au PS est désormais un acquis ? Comment, au-delà de notre parti, convaincre plus largement ?

Il faut se réjouir des avancées mais ne pas fanfaronner : la grève des femmes le démontre. On a très peu avancé en matière d'égalité salariale et sur la prévention des violences faites aux femmes. À Genève, on constate que les administrations résistent beaucoup aux requêtes légitimes des femmes et le monde politique est encore sexiste dans ses approches et ses réflexions. Il faut donc se battre sans relâche à droite mais aussi à gauche pour convaincre et obtenir une égalité pleine et entière. L'égalité n'est jamais acquise. C'est une lutte au quotidien comme le rappelait Simone de Beauvoir : « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant. ».

Pour convaincre, nous devons garantir la parité, présenter des initiatives qui tiennent compte de la réalité de la vie des femmes dans nos sociétés pour combattre les barrages à leur engagement politique, attirer l'attention du public sur le fait que l'absence de femmes en politique joue en

défaveur du bien-être de notre société, faire des propositions concrètes en faveur de l'égalité, comme assurer une représentativité des femmes au sein des Conseils d'administration, garantir des budgets genrés, etc.

Où seras-tu le 14 juin prochain ?

À la manifestation.

Nous sommes le 5 avril 2020, tu es élue avec Sami Kanaan au Conseil administratif de la Ville de Genève, quelle est la première mesure que tu prends ?

Le dicastère obtenu aura son importance pour cette première mesure. Dans tous les cas, j'irai à la rencontre des collaboratrices et collaborateurs pour les écouter et leur transmettre un triple message de confiance, d'espoir et d'enthousiasme. Je sais prendre des responsabilités et je sais aussi déléguer pour que chacune et chacun puisse donner le meilleur.

TOUTES SOLIDAIRES, TOUTES PRIORITAIRES

COLLECTIF FAITES DES VAGUES

Être une femme dans une société patriarcale, c'est être confrontée au sexisme ordinaire, aux violences de genre ainsi qu'aux inégalités structurelles. Mais lorsqu'en plus de cela on est racisée, voilée, trans, migrante ou encore en situation de handicap, les inégalités se creusent d'autant plus. La convergence des luttes est une nécessité et une opportunité pour tou.te.s!*

L'exclusion touche de façon disproportionnée les femmes portant, ou étant assignée à une ou plusieurs des identités précitées. Victimes de très fortes discriminations à l'embauche (dont certaines institutionnalisées et consolidées par la loi¹), occupant pour beaucoup des emplois, notamment dans le domaine du *care*, où les exigences sont aussi élevées que les perspectives de mobilité sociale sont basses, ces femmes se pérennisent bien plus que toute autre catégorie de la population dans le salariat précaire, les rendant non seulement plus dépendantes financièrement de potentiel.le.s partenaires, mais également de les exposer aux vulnérabilités qui sont celles des travailleuses.pauvres: accidents du travail plus fréquents, renoncement aux soins de santé ou encore endettement chronique, pour ne donner que quelques exemples.

Nous le disons clairement: les violences sexistes ne peuvent se penser séparément des violences racistes, classistes, homophobes, transphobes et validistes.

A la veille de la Grève féministe du 14 juin, nous ne pouvons plus faire l'économie d'une réflexion sur la manière dont les oppressions s'enchevêtrent et créent des modes d'exclusion particulièrement implacables en Suisse. « Inklusivité », « diversité » et « intersectionnalité » sont des mots à la mode, ici comme ailleurs, mais – concrètement – comment construire une solidarité entre tou.te.s qui ne se limite pas à un effet d'annonce ?

Nous revendiquons le droit d'être représentées dans nos différences et dans toutes les sphères. Nous revendiquons le droit d'être visibles, de sortir de la marge du « fait minoritaire » ou l'on nous a si souvent cantonnées, par des mécanismes formels ou informels. Loin de voir la nécessaire convergence des luttes comme une difficulté encombrante, il faut, au contraire, la considérer comme une opportunité pour tous et toutes*. Soyons présentes les unes pour les autres, car qui néglige les droits d'une catégorie de femmes entrave la liberté de toutes. Notamment, c'est une erreur de considérer que les questions ne touchant qu'une minorité au sens numérique du terme sont secondaires pour le mouvement féministe, qu'il est admissible de les glisser sous le tapis pour « ne pas diviser » ou ne pas froisser la majorité.

A toutes les femmes minorisées, racisées, migrantes, voilées, trans, travailleuses du sexe, à toutes celles précarisées financièrement et socialement — vos vies et votre vécu nous importe — nous comptons!



Le Collectif Faites des Vagues a la conviction que c'est en refusant de se plier aux impératifs contradictoires de l'altérisation d'un côté et de la standardisation de l'autre que les personnes issues des groupes minorisés que nous sommes s'affirment, se créent des espaces de liberté et posent un regard nuancé sur le monde. Dans un climat de montée de l'intolérance, de repopularisation de théories extrémistes et de libération de la parole et des pratiques discriminatoires, il nous est apparu essentiel de nous mobiliser contre le racisme, le sexisme, l'hétéronormativité, le validisme. *Faites des Vagues* a pour but de susciter la réflexion et l'action par la culture, les arts et le débat autour des questions sur les identités et les appartenances multiples.

1. comme par exemple la nouvelle loi sur la laïcité adoptée à Genève, résultant en une discrimination effective des femmes voilées.

Des actions, pas des mots (1903)

Sois belle et gueule (1968)

Ménage, Patron : double exploitation (1968)

Un boulot, c'est assez. Deux, c'est trop (1969)

Un homme sur deux est une femme (1969)

Julot, les marmots, c'est aussi ton boulot (1969)

Contre les discriminations dans le travail fondées sur le sexe, l'âge, l'état civil (1970)

Sapho s'en fout. Nous en avons marre d'être tolérées intellectuellement (1971)

Nous voulons que vous réveillez la lesbienne endormie en chacune de vous (1971)

Ce n'est pas nous qu'il faut soigner, c'est la société (1971)

Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme (1971)

Nous voulons détourner vos enfants (1972)

Occupez-vous des langues, on s'occupera du reste (1972)

Femmes de tous les pays, caressez-vous (1972)

Care donne obbedire non è più una virtù (chères femmes, obéir n'est plus une vertu) (1975)

Ni maman, ni objet, ni putain (2007)

Mari, maison, bébé, y'en a marre (2008)

Je suis la femme de ma vie (2009)

Bien trop de femmes dans bien trop de pays parlent la même langue : le silence (2010)

Ne me libère pas, je m'en charge (2010)

Ne soyez plus esclaves de l'inertie (2011)

Un mec dans mon pieu pas dans ma peau (2011)

Have sex, hate sexism (2011)

La dignité d'une seule femme ne s'aperçoit pas, mais la dignité de milliers est un combat (2012)

Ménopause rebelle (2013)

I'm a woman, just like your mother (2013)

Ô femmes que tous les tyrans sortent de vos têtes et de vos foyers (2013)

Je ne suis pas la femme de ta vie, je suis celle de la mienne (2015)

Vagin, même le mot vous dérange (2015)

Ta main sur mon cul, mon poing dans ta gueule (2016)

Notre éducation nous prépare à la soumission (2016)

Laisse mes poils tranquilles (2017)

Arrêtez de changer le pansement, pensez le changement (2017)

Arrêtons d'être des copies qu'on forme (2017)

Délivrons-nous du mâle (2019)

La vie est trop courte pour s'épiler la chatte (2018)

Vos normes pourissent ma vie (2019)

On est fortes et fières et féministes et en colère (2019)

However I dress, wherever I go, yes means yes, no means no (2019)

SLOGANS DE LA GRÈVE 2019

CAUSES
COMMUNES

